



LES PRIX DU QUÉBEC

2

0

0

9

Québec 

Cette brochure a été réalisée conjointement par le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine et le ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation.

RECHERCHE ET RÉDACTION

Valérie Borde
Francine Bordeleau
Sylvain Campeau
Camille Lapointe
Stéphane Lépine
Martine Letarte
André Roy

RÉVISION LINGUISTIQUE

Joëlle Chauveau
Hélène Hurtubise

PHOTOGRAPHE

Rémy Boily

CONCEPTION ET RÉALISATION

Ose Design

IMPRESSION

JB Deschamps Inc.

ISBN 978-2-550-57332-6 (version imprimée)
978-2-550-57331-9 (PDF)

Dépôt légal : 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© Gouvernement du Québec, 2009



LES PRIX DU QUÉBEC

2

0

0

9



PAULE BAILLARGEON

PRIX ALBERT-TESSIER 8



LUC VINET

PRIX ARMAND-FRAPPIER 12



DENISE DESAUTELS

PRIX ATHANASE-DAVID 16



ROLAND LEPAGE

PRIX DENISE-PELLETIER 20



MONIQUE C. CORMIER

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME 24



MARCEL MOUSSETTE

PRIX GÉRARD-MORISSET 28



GILLES BIBEAU

PRIX LÉON-GÉRIN 32

TABLE DES MATIÈRES

MOT DES MINISTRES 5

HISTORIQUE DES PRIX DU QUÉBEC 7

MEMBRES DES JURYS 52

MÉDAILLE DES PRIX DU QUÉBEC 54

PARTENAIRES DES PRIX DU QUÉBEC ... 56

ANDRÉ GOSSELIN

PRIX LIONEL-BOULET 36



VICTORIA KASPI

PRIX MARIE-VICTORIN 40



GABOR SZILASI

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS 44



OTTO KUCHEL

PRIX WILDER-PENFIELD 48



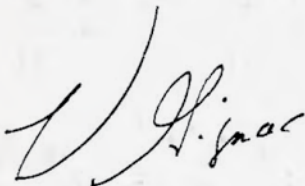
Voyez les entrevues avec les lauréates
et les lauréats dans le site Web des
Prix du Québec à l'adresse suivante :
www.prixduquebec.gouv.qc.ca

Le dynamisme de la société québécoise jaillit de la créativité, des initiatives et du génie de ses membres. Parmi ceux-ci, des femmes et des hommes de mérite se démarquent par la constance de leurs efforts et par la qualité exceptionnelle de leurs réalisations. Nous sommes fiers de leur rendre hommage en leur décernant l'un des onze Prix du Québec dans les domaines de la culture et de la science.

Les lauréates et les lauréats de cette année ont mené de fructueuses carrières marquées par une vision originale et une volonté de dépassement qui leur a permis de repousser les limites de la connaissance dans leurs disciplines respectives. Ces hommes et ces femmes d'exception ont non seulement contribué au progrès de notre société, mais ils sont aussi devenus des sources d'inspiration pour les jeunes qui se préparent à prendre le relais.

Au nom des Québécoises et des Québécois, nous exprimons notre profonde gratitude à mesdames Paule Baillargeon, Monique C. Cormier, Denise Desautels et Victoria Kaspi ainsi qu'à messieurs Gilles Bibeau, André Gosselin, Otto Kuchel, Roland Lepage, Marcel Moussette, Gabor Szilasi et Luc Vinet.

Chères lauréates, chers lauréats, nous vous remercions sincèrement de votre apport à l'avancement de notre collectivité. Votre collaboration au rayonnement intellectuel du Québec mérite toute notre admiration.



Le ministre du Développement économique,
de l'Innovation et de l'Exportation,

Clément Gignac



La ministre de la Culture, des Communications
et de la Condition féminine,

Christine St-Pierre



HISTORIQUE

Depuis longtemps, le gouvernement du Québec honore des femmes et des hommes qui, par leurs réalisations exceptionnelles, ont su marquer leur temps tout en contribuant à l'essor de la société québécoise. Les Prix du Québec sont l'hommage qu'il rend à leur mérite dans les domaines de la culture et de la science. Ces prix sont non seulement le plus haut témoignage de reconnaissance d'une carrière remarquable, mais aussi une récompense qui érige les lauréats et lauréates en modèles pour l'ensemble de la population.

L'origine des Prix du Québec remonte à 1922. Athanase David, secrétaire de la province de Québec, crée alors les Concours littéraires et scientifiques pour soutenir le travail d'écrivains et de chercheurs chevronnés. Jusqu'en 1967, les prix littéraires, et parmi ceux-ci le prix David, seront décernés pour une œuvre littéraire en particulier et les prix scientifiques, pour un ouvrage de recherche. À partir de 1968, le prix David est accordé pour l'ensemble de l'œuvre d'une écrivaine ou d'un écrivain, tandis que les prix scientifiques continuent annuellement de reconnaître les travaux d'une ou deux personnalités du monde des sciences.

En 1977, pour refléter la diversité de la vie culturelle, sociale et scientifique, le gouvernement du Québec crée les Prix du Québec. En plus du prix Athanase-David qui, déjà, couronne une carrière littéraire, le prix Léon-Gérin pour les sciences humaines et le prix Marie-Victorin pour les sciences de la nature et le génie sont institués en remplacement des prix scientifiques; s'y ajoutent le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels et le prix Denise-Pelletier pour les arts de la scène.

En 1980 est créé le prix Albert-Tessier pour le cinéma et, en 1992, le prix Gérard-Morisset pour le patrimoine. En 1993, deux autres prix scientifiques sont créés : le prix Armand-Frappier souligne une contribution exceptionnelle au développement d'institutions de recherche ou à la promotion des sciences et de la technologie, tandis que le prix Wilder-Penfield couronne une carrière de recherche dans le domaine biomédical. En 1997, un autre prix s'ajoute, le prix Georges-Émile-Lapalme, qui reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne à la qualité de la langue française parlée ou écrite au Québec. Enfin, le prix Lionel-Boulet, décerné pour la première fois en 1999, reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne qui s'est illustrée par ses activités de recherche et développement en milieu industriel.

Les lauréates et lauréats reçoivent du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine ou du ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation une bourse non imposable de 30 000 \$, une médaille en argent réalisée par un artiste du Québec, un parchemin calligraphié et une épinglette portant le symbole des Prix du Québec, une pièce de joaillerie exclusive aux lauréates et aux lauréats.

P R I X

ALBERT- TESSIER

CE PRIX ÉVOQUE L'UN DES
PREMIERS ARTISANS DU CINÉMA
DOCUMENTAIRE QUÉBÉCOIS,
M^{GR} ALBERT TESSIER (1895-1976).
LES DIVERS ASPECTS DU
CINÉMA RECONNUS PAR CE
PRIX SONT LA SCÉNARISATION,
L'INTERPRÉTATION, LA COMPOSITION
MUSICALE, LA RÉALISATION, LA
PRODUCTION ET LES TECHNIQUES
CINÉMATOGRAPHIQUES.

PAULE BAILLARGEON

CINÉMA

« Radicale? On m'a toujours considérée comme une artiste radicale depuis *La cuisine rouge*, ce que je ne suis pas, en fait », nous avoue Paule Baillargeon lorsque nous la questionnons sur son image de femme et de créatrice. Nous la retrouvons dans un bureau de l'Office national du film, où s'étalent ses dessins. « C'est la première fois que j'ai un emploi! », nous dit-elle avec un grand sourire. Paule Baillargeon est encore surprise d'avoir été choisie parmi 108 candidats comme cinéaste en résidence à l'ONF pour préparer et tourner un documentaire. Sa joie de pouvoir réaliser un nouveau film se double de celle de recevoir le prix Albert-Tessier qui vient couronner sa carrière de réalisatrice, de scénariste et d'actrice.

Comme actrice, elle habite des rôles importants, qui exigent intensité et énergie. On le constatera en regardant *Vie d'ange* (1979), une œuvre audacieuse et flamboyante qu'elle coscénarise avec le réalisateur Pierre Harel, ou *La femme de l'hôtel* (1984), un film phare du cinéma québécois signé Léa Pool. Elle imprime sa forte personnalité à des fictions comme *I've Heard the Mermaids Singing* (1987), un rôle en langue anglaise que lui offre Patricia Rozema et pour lequel elle obtiendra le prix de l'actrice de soutien aux Genie Awards, et *Les voisins* (1988), de Micheline Guertin, qui lui permettront de gagner le prix Gémeaux de la meilleure actrice.

Son parcours débute au milieu des années soixante lorsqu'elle s'inscrit à l'École nationale de théâtre, institution qu'elle quittera avant la fin de sa troisième année avec ses camarades de classe. Raymond Cloutier l'invite alors, ainsi que Claude Laroche, Suzanne Garceau, Jocelyn Bérubé et Guy Thauvette, à fonder en 1969 Le Grand Cirque ordinaire, une troupe très engagée politiquement qui marquera l'histoire du théâtre en exploitant une nouvelle forme de dramaturgie, la création collective. C'est là qu'elle apprend tout, le jeu, la mise en scène, l'écriture, tant sa créativité est sollicitée. C'est d'ailleurs entre deux tournées de la troupe qu'un soir elle pense à une histoire de femme qu'on habille de force, « comme si c'était un viol à l'envers ». Le lendemain, elle décide d'en faire un film. Ce sera *Anastasia oh ma chérie* (1976), un moyen métrage qui aura sa première mondiale au Festival international de la critique québécoise, à Montréal. « Je ne connaissais presque rien à la réalisation, mais j'ai eu une belle équipe, qui a accepté de travailler gratuitement et qui m'a beaucoup aidée. J'ai tourné 63 plans et les 63 se retrouvent dans le film. » Cette œuvre captivante mêle fantaisie et réquisitoire pour parler de la violence de l'environnement social et de l'envahissement destructeur de la vie familiale.

Paule Baillargeon croit que ce sera son seul film. Pourtant, un jour, on lui propose de tourner un film sur les danseuses *topless*, un phénomène récent à l'époque. Elle transforme la proposition qui devient *La cuisine rouge* (1980). Quel film! Décrivant la domination des hommes, le refus par les femmes de leur rôle traditionnel et leur révolte, cette œuvre détonnante et puissante dans la production cinématographique québécoise en choquera plusieurs. Après ce long métrage, considéré comme un jalon important du cinéma d'ici, s'incruste chez Paule Baillargeon le désir de devenir cinéaste à part entière, soit de scénariser et réaliser des longs métrages de fiction.

Ses démarches personnelles ne se concrétisent toutefois pas, mais des propositions arrivent, dont celle sur la maladie d'Alzheimer que lui offre de réaliser Roger Frappier alors producteur à l'ONF. « J'ai dit oui. Ce sera *Sonia* où j'ai pu intégrer mes propres idées et en faire un film de fiction qui ressemble grosso modo à ce que je voulais faire. » Ainsi, en plus d'être coscénariste et d'y jouer en compagnie de Kim Yaroshevskaya, Paule Baillargeon réalise une œuvre poignante, non seulement sur cette maladie peu connue à l'époque, mais également sur la solitude et le vieillissement. Rappelons que cette fiction de 1986, présentée dans une dizaine de festivals à travers le monde, obtient huit prix, dont le prix André-Leroux aux Rendez-vous du cinéma québécois et le prix Télébec au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue.

Suivra en 1991 un long métrage pour la télévision, *Solo*, qui porte sur deux êtres solitaires, blessés dans leurs relations amoureuses. « Le scénario de Suzanne Mancini-Gagner était excellent, précise-t-elle, et ce fut plutôt une aventure heureuse. » Puis, un jour, elle rencontre Monique Proulx, qui traîne avec elle depuis quelques années un scénario, *Le sexe des étoiles*. La cinéaste trouve les dialogues fantastiques, les personnages intéressants, la narration remarquable, mais ne se sent pas proche du sujet, l'histoire d'une adolescente qui voudrait revoir son père exilé à New York et qui a changé de sexe. Elle donne tout de même son accord et tourne ainsi son premier film en 35 mm. Portrait bouleversant d'une génération, *Le sexe des étoiles* (1993) s'avère une œuvre ambitieuse réussie sur un sujet risqué (un père transsexuel) que Paule Baillargeon traite de manière délicate et subtile en dépassant les conventions psychologiques qui auraient pu le compromettre et le voyeurisme qu'il pouvait appeler. Le film rafle le Prix du meilleur film canadien au Festival des films du monde de Montréal et est retenu dans la catégorie du meilleur film en langue étrangère dans la sélection des Oscars.

Paule Baillargeon tourne ensuite deux documentaires : *Claude Jutra, portrait sur film* (2002) et *Le petit Jean-Pierre, le grand Perreault* (2004). Quand on lui recommande de tourner un film sur l'auteur de *Mon oncle Antoine*, elle résiste dans un premier temps à la proposition qui vient d'une productrice torontoise. « Mais j'ai été embarquée sans le vouloir dans cette entreprise qui a été une expérience exceptionnelle. » Ainsi, un jour, un 4 novembre, date anniversaire du suicide du cinéaste, elle décide avec Jacques Leduc, caméraman et réalisateur (qui lui a donné un premier rôle dans *Trois pommes à côté du sommeil*, de 1988), de tourner le trajet que Claude Jutra a peut-être suivi, de sa maison jusqu'au pont Jacques-Cartier. Le déclic se produit alors et elle accepte le contrat de *Claude Jutra, portrait sur film*, qui recevra trois prix Gemini à Toronto. Ces plans ne seront pas intégrés au film, mais la convainquent de se lancer dans un documentaire qui répondra à son amour pour Claude Jutra, « de quitter en quelque sorte sa mort pour entrer entièrement dans sa vie », ajoute-t-elle. À travers des images à la fois objectives et subjectives qui explorent la vie et l'œuvre du cinéaste se distingue de nouveau le talent de Paule Baillargeon.

LES LAURÉATES ET LES LAURÉATS DU PRIX ALBERT-TESSIER

2008	Jacques Leduc	1998	Georges Dufaux	1988	Anne-Claire Poirier
2007	Pierre Mignot	1997	Colin Low	1987	Rock Demers
2006	Léa Pool	1996	Jacques Giraldeau	1986	Michel Brault
2005	Fernand Dansereau	1995	Jean Pierre Lefebvre	1985	Gilles Groulx
2004	Pierre Hébert	1994	Pierre Perrault	1984	Claude Jutra
2003	André Forcier	1993	Francis Mankiewicz	1983	Maurice Blackburn
2002	Robert Daudelin	1992	Jean-Claude Labrecque	1982	Norman McLaren
2001	René Jodoin	1991	Frédéric Back	1981	Pierre Lamy
2000	Micheline Lanctôt	1990	Gilles Carle	1980	Arthur Lamothe
1999	Roger Frappier	1989	Denys Arcand		



PAULE BAILLARGEON

Après *Le petit Jean-Pierre, le grand Perreault*, un documentaire beau et émouvant sur le chorégraphe montréalais Jean-Pierre Perreault, qui fait la tournée de nombreux festivals internationaux et obtient une récompense à Toronto et une autre à New York, la cinéaste se remet à l'écriture du scénario de *L'amour du cinéma*. Le projet, qui a comme point de départ les plans tournés avec Jacques Leduc, s'est métamorphosé plusieurs fois, en documentaire, en autoportrait, en fiction, en autofiction.

Artiste acharnée, Paule Baillargeon souhaite continuer encore longtemps à faire du cinéma, qui est pour elle l'art de l'impossible. « C'est l'art le plus dur, en particulier pour les femmes. J'ai voulu être confrontée à l'inaccessible. » Par ces paroles, on reconnaît la femme libre, la force de l'engagement d'une cinéaste à la fois frondeuse et pudique dont le parcours se révèle riche et moderne, lumineux et sensible. Son œuvre en est une d'incarnation et de compassion. « J'ai tenté de créer ce qui n'existe pas encore », conclut-elle. Comme elle a raison!

André Roy



P R I X

ARMAND- FRAPPIER

CE PRIX REND HOMMAGE À
ARMAND FRAPPIER (1904-1991),
FONDATEUR DE L'INSTITUT DE
RECHERCHE QUI PORTE SON NOM.
IL S'ADRESSE AUX PERSONNES
QUI ONT CRÉÉ OU DÉVELOPPÉ
UNE INSTITUTION DE RECHERCHE,
OU QUI SE SONT CONSACRÉES
À L'ADMINISTRATION ET À LA
PROMOTION DE LA RECHERCHE,
OU ENCORE QUI ONT SU FAIRE
CROÎTRE L'INTÉRÊT DE LA POPULATION
QUÉBÉCOISE POUR LA SCIENCE ET
LA TECHNOLOGIE.

LUC VINET

PHYSIQUE THÉORIQUE

On s'imagine souvent les mathématiciens comme des gens renfermés et n'ayant guère les pieds sur terre, à l'image du célèbre Professeur Tournesol. Luc Vinet est aux antipodes de ce stéréotype. Mathématicien et physicien brillant, il a voué une grande partie de sa carrière à l'organisation et au développement de la recherche et de ses institutions.

Luc Vinet naît à Montréal le 16 avril 1953. Ses parents l'imaginent ingénieur, lui se sent plutôt attiré par la physique théorique et les mathématiques. Dès l'école secondaire, il commence à lire sur le sujet, puis s'inscrit au collège avec une ambition : devenir professeur universitaire dans ces domaines, même si on le lui déconseille, car les possibilités d'emploi sont rares. À seize ans, il entre à l'Université de Montréal, décidé à réussir.

Luc Vinet est fasciné par l'incroyable efficacité des mathématiques à décrire des phénomènes naturels et à définir l'univers. Cet émerveillement constant le mène jusqu'à Paris, où il obtient un premier doctorat en physique théorique à l'Université Pierre-et-Marie-Curie en 1979, avant d'en décrocher un second l'année suivante, sur un sujet différent, à l'Université de Montréal. Le jeune chercheur fourmille d'idées. Il s'attaque d'abord aux équations de Yang-Mills, réputées extrêmement difficiles à résoudre. Tout au long de sa carrière, il s'intéressera particulièrement à la définition et à l'utilisation des symétries dans les modèles théoriques des systèmes physiques.

Luc Vinet s'exile ensuite brièvement aux États-Unis, le temps d'un stage au prestigieux Massachusetts Institute of Technology (MIT), au cours duquel il rencontre sa future épouse. Mais c'est à Montréal que le scientifique espère développer un véritable groupe de recherche dans ses domaines de prédilection. En 1982, il revient à l'Université de Montréal comme chercheur boursier universitaire du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie (CRSNG). Il est nommé professeur titulaire dix ans plus tard.

Au département de physique, Luc Vinet recrute plusieurs de ses collègues et s'implique dans l'administration. Il lui semble naturel que ceux qui le suivront puissent bénéficier de meilleures conditions de travail que celles qu'il a connues au début de sa carrière. De 1993 à 1999, il dirige le Centre de recherches mathématiques (CRM). Sous sa gouverne, ce regroupement voit son financement doubler. Le CRM regroupe aujourd'hui 170 chercheurs et accueille chaque année environ 1 500 mathématiciens venus de partout dans le monde à la suite d'accords d'échange. Luc Vinet multiplie les contacts pour sortir les chercheurs de leur isolement. En 1999, il est à l'origine du MITACS, le réseau national de centres d'excellence en sciences mathématiques au Canada, puis du Réseau québécois de calcul de haute performance. Cette organisation permet aux scientifiques de toutes disciplines de mener des calculs complexes, que ce soit pour l'étude de nouveaux médicaments ou du climat.

Luc Vinet cherche aussi à faire sortir les mathématiques des universités, persuadé que le Québec ne retire pas assez de l'expertise de ses spécialistes. En 1996, il met sur pied et préside le Réseau de calcul et de modélisation mathématique (RCM2), un guichet unique d'expertise dans les domaines du calcul et de la modélisation, pour le compte d'une vingtaine d'entreprises partenaires. Avec Bell Canada, il conçoit aussi un nouveau modèle de collaboration directe : le Laboratoire universitaire Bell Emergis (LUBE), fondé en 1997, réunit des professionnels de Bell, des chercheurs académiques et des étudiants au sein d'équipes multidisciplinaires.

En parallèle, le chercheur poursuit ses travaux. En 1995, il démontre la conjecture de Macdonald et Stanley, qui avait résisté pendant plus de dix ans aux mathématiciens les plus chevronnés. Cette percée majeure en algèbre figure parmi les dix découvertes de l'année du magazine *Québec Science*. Auteur d'une centaine d'articles et de dix ouvrages scientifiques, il a donné depuis le début de sa carrière plus de 300 conférences dans le monde, en plus d'être professeur invité à l'Université catholique de Louvain, en Belgique, et à l'Université de Californie, à Los Angeles.

En 1999, le mathématicien est choisi par l'Université McGill pour occuper le poste de vice-principal aux affaires académiques et celui de vice-recteur principal (*provost*), le plus important après celui de principal. Dès son arrivée, il met en œuvre un vaste plan de renouvellement du corps professoral visant à créer 1 000 postes en dix ans. Il atteint son objectif chaque année. Il pilote aussi la deuxième ronde de demandes de subventions à la Fondation canadienne pour l'innovation, la plus fructueuse que McGill ait connue à ce jour.

En juin 2005, Luc Vinet devient recteur de l'Université de Montréal. Il dégage une vision inspirée de cette grande institution qui s'articule autour de trois principes : toujours avoir l'étudiant au centre des préoccupations de l'Université; être en quête constante d'excellence autant en enseignement qu'en recherche; et œuvrer à faire de l'Université de Montréal une organisation moderne et exemplaire, forte d'une communauté solidaire et très engagée au sein de la société.

En quatre ans, le recteur Vinet chapeaute un nombre impressionnant d'initiatives : développement d'un nouveau campus et du projet des pavillons de sciences sur le terrain de la gare de triage d'Outremont acquis en 2006, création de l'École de santé publique, construction du Centre de biodiversité au Jardin botanique, établissement de la Cité du savoir à Laval... Il est sur tous les fronts. Fervent défenseur de l'internationalisation des universités, il soutient que ces institutions doivent servir à appuyer ce qu'il nomme la « diplomatie du savoir ».

LES LAURÉATES ET LES LAURÉATS DU PRIX ARMAND-FRAPPIER

2008	Non attribué	2000	Jean-Guy Paquet
2007	Yves Morin	1999	Non attribué
2006	Fernand Labrie	1998	Samuel O. Freedman
2005	Francine Décary	1997	Roger A. Blais
2004	Camille Limoges	1996	Jacques Genest
2003	Charles E. Beaulieu	1995	Louis Berlinguet
2002	Robert Lacroix	1994	Maurice L'Abbé
2001	Emil Skamene	1993	Lionel Boulet



LUC VINET

Luc Vinet encourage activement la participation du Canada à l'Espace européen de la recherche, tout en signant des contrats de solidarité avec des universités du Sud. L'infatigable recteur est aussi vice-président de la Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec.

Entre deux missions, il trouve encore le temps de publier quelques articles scientifiques. Mais la force de rappel qui le maintient en piste, c'est avant tout sa famille, à laquelle il consacre le plus de temps possible. Sa femme, devenue neurologue après avoir repris des études à leur retour à Montréal, lui a donné trois garçons et une fille, aujourd'hui âgés de 11 à 19 ans. Toute la famille joue de la musique et s'adonne au ski. Le recteur n'a pas sollicité de second mandat. Pour l'instant, il aspire à relancer ses recherches, un peu délaissées ces derniers temps. Mais il avoue avoir bien d'autres projets en vue...

Valérie Borde



P R I X

ATHANASE- DAVID



EN 1922, ATHANASE DAVID (1882-1953) CRÉE LES CONCOURS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES À L'ORIGINE DES ACTUELS PRIX DU QUÉBEC. AU PRIX QUI PORTE SON NOM SONT ADMISSIBLES LES AUTEURS DONT L'ŒUVRE CORRESPOND AUX GENRES LITTÉRAIRES SUIVANTS: LE CONTE, LA NOUVELLE, LA POÉSIE, LE RÉCIT, LE ROMAN, L'ESSAI, L'ÉCRITURE DRAMATIQUE, LA CRITIQUE LITTÉRAIRE, LE JOURNALISME, LA BANDE DESSINÉE ET TOUTES LES FORMES DE LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE.

DENISE DESAUTELS

POÉSIE

« Archéologue de l'intime », comme elle se définit elle-même, et « écrivaine de la douleur », Denise Desautels utilise les mots pour en découdre continûment avec la mort, le deuil, l'absence et leurs conséquences sur la suite des choses. De cette pérégrination en terres noires où s'entremêlent recueils de poèmes, livres d'artiste, récits, correspondances et dramatiques radiophoniques a surgi une œuvre d'une cohérence, d'une intensité et, paradoxalement, d'une luminosité rares.

Le moment fondateur de cette œuvre poétique aujourd'hui considérée comme majeure se situe le 6 mai 1950. Denise Desautels a 5 ans. « Cette nuit-là, une seconde insensée a marqué pour toujours la vie de ma mère, celle de mon frère et la mienne », écrira-t-elle presque quarante ans plus tard dans le récit *Ce fauve, le Bonheur*. La mort du père, fauché par une crise cardiaque, sera suivie de plusieurs autres. Or dans l'appartement du plateau Mont-Royal, il n'en faut pas parler. « Les disparitions, le silence, les deuils empêchés auraient pu finir par provoquer une vraie catastrophe si je les avais laissés à eux-mêmes dans l'ombre, si je ne leur avais pas donné forme en écriture », dit aujourd'hui Denise Desautels.

Elle considère *La promeneuse et l'oiseau*, publié en 1980, comme son premier texte, celui où elle a trouvé sa voix propre. Ce livre d'où sourd une conscience de la condition des femmes placera son auteure parmi les figures emblématiques de l'écriture au féminin. Et en 2009, Denise Desautels continue de se situer comme « une femme qui écrit », d'affirmer dans son écriture un *je* féminin. « Notre désir, notre sexualité, notre façon d'être au monde, tout cela n'est pas neutre! Alors pourquoi voudrait-on que l'écriture, qui prend naissance dans le lieu de l'intime, le soit? »

C'est dans *La promeneuse et l'oiseau* qu'est pour la première fois convoquée la mort du père à titre de moteur de l'écriture, de souvenir à partir duquel se tisser une mémoire. L'événement fut de nouveau amené à l'avant-plan dans *Ce fauve, le Bonheur*, et aussi dans *Le cœur et autres mélancolies*, écrit en 2005 pendant un séjour en résidence à Rennes (et publié en 2007). On peut voir là la nécessité de réinterroger, à la faveur des années écoulées et par la médiation d'un langage devenu forcément autre, ce qui est à l'origine de la douleur. « Il faut prendre en charge la douleur, la sienne propre et celle du monde », croit Denise Desautels. Et toujours recommencer, parce que « le sens se dérobe sans cesse ». Nul n'est plus révélateur de sa démarche que Sisyphé, dont elle fait un porteur « de désespoir et d'utopie ».

À *Ce fauve, le Bonheur* succéderont *Tombeau de Lou*, publié en 2000, et *Pendant la mort*, publié en 2002. Le premier se présente comme une suite de textes inspirés de Lou, la « sœur de sang » qui vient de mourir d'un cancer; le second peut être vu comme une longue lettre à la mère mourante. Livres cathartiques mais très forts, ils comptent parmi les plus beaux exemples d'une démarche en vertu de laquelle l'autobiographique n'est légitime que s'il mène à quelque chose d'universel. Ainsi des textes sur la mort de Lou ou sur celle de la mère ne trouvent une pertinence que s'ils sont, au final, des textes sur *la* mort, ou encore sur *la* mère.

La démarche de la poète se caractérise aussi par un dialogue fécond avec les artistes visuels, par exemple Jocelyne Allouche, Betty Goodwin, Francine Simonin, Françoise Sullivan ou Irene F. Whittome. Il est vrai qu'au Noroît, son éditeur habituel, la pratique est d'associer arts visuels et poésie. Mais souvent Denise Desautels, elle, écrit « autour » des œuvres, et démontre qu'il est alors possible de produire un texte original et fort. Ainsi *Leçons de Venise* (autour de trois sculptures de Michel Goulet) sera lauréat du Grand Prix de poésie de la fondation Les Forges en 1991; *Le saut de l'ange* (autour d'objets de Martha Townsend) sera récompensé du prix du Gouverneur général du Canada en 1993; *Tombeau de Lou* (autour des *Visions domestiques* d'Alain Laframboise) sera primé par la Société des écrivains canadiens et la Société Radio-Canada... « Aller vers le travail de quelqu'un d'autre me permet de déplacer mon imaginaire, de le secouer, dit-elle. De revenir vers mon propre travail avec de nouvelles questions. » Elle a en outre collaboré à nombre de livres d'artistes et de catalogues d'exposition, et plusieurs de ces textes à peu près inaccessibles ont été fort heureusement regroupés en 2007 dans le recueil *L'œil au ralenti*.

Denise Desautels dira qu'ultimement, c'est peut-être la peur de se répéter, de reprendre tranquillement ses obsessions d'un livre à l'autre qui l'a fait s'approcher des arts visuels. Il reste que cet aspect de son travail est depuis longtemps reconnu. Ainsi en 1986, elle avait été responsable, avec le critique d'art Gilles Daigneault, d'un numéro spécial de la revue *La nouvelle barre du jour* dans lequel étaient jumelés 23 artistes visuels et 23 poètes, dont Betty Goodwin, Michel Goulet, Raymonde April, Louise Robert, Nicole Brossard, Hugues Corriveau, Louise Dupré et Paul Chanel Malenfant. En 1988, elle était invitée à participer à l'exposition multidisciplinaire et internationale *Territoires d'artistes/Paysages verticaux* organisée par le Musée national des beaux-arts du Québec. Et hors frontières, on la sollicite régulièrement comme conférencière à l'occasion d'événements sur les rapports entre l'écriture et les arts visuels.

De même, la poésie vibrante de Denise Desautels n'est pas sans résonner hors Québec. En 1999, alors que le Québec était l'invité d'honneur du Salon du livre de Paris, elle recevait la médaille « Échelon Vermeil », la plus haute récompense décernée par la Ville lumière. Et en 2002, le poète Michel Deguy l'invitait, avec quelques écrivains, à répondre à la question « Que vaut le poème en ce début de troisième millénaire? », à la Bibliothèque nationale de France.

Elle dont les textes sont traduits notamment en anglais, en espagnol et en allemand a participé à des lectures publiques, rencontres et festivals à Paris, Berlin, Barcelone, Oslo, Damas, Beyrouth... Ce qui ne l'empêche pas, non plus, d'aller au Festival international de poésie de Trois-Rivières, et aussi à Rimouski, Rouyn-Noranda ou Caraquet. En fait pour Denise Desautels, les événements publics sont tous importants, car ils permettent aux poètes de rejoindre, « ceux qui ont peur du poème installé dans un livre et de tout le blanc qui l'encercle ». Et d'ajouter : « La poésie est encore là. Dans la marge le plus souvent, mais elle est là. »

LES LAURÉATES ET LES LAURÉATS DU PRIX ATHANASE-DAVID

2008	Suzanne Jacob	1997	Gilles Marcotte	1986	Jacques Brault
2007	Paul Chamberland	1996	Monique Bosco	1985	Jacques Godbout
2006	Mavis Gallant	1995	Jacques Poulin	1984	Jean-Guy Pilon
2005	Pierre Nepveu	1994	Réjean Ducharme	1983	Gaston Miron
2004	Naïm Kattan	1993	Gilles Hénault	1982	Marie-Claire Blais
2003	Michel van Schendel	1992	André Major	1981	Gilles Archambault
2002	Madeleine Gagnon	1991	Nicole Brossard	1980	Gérard Bessette
2001	Victor-Lévy Beaulieu	1990	Andrée Maillet	1979	Yves Thériault
2000	Pierre Morency	1989	Jean Éthier-Blais	1978	Anne Hébert
1999	Roland Giguère	1988	Michel Tremblay	1977	Jacques Ferron
1998	André Langevin	1987	Fernand Ouellette		



DENISE DESAUTELS

Cet engagement envers la poésie même se double, chez Denise Desautels, d'un engagement dans le milieu. Membre de l'Académie des lettres du Québec depuis une quinzaine d'années, elle est aussi membre du comité organisateur de la Rencontre québécoise internationale des écrivains, événement annuel chapeauté par l'Académie, et responsable de plusieurs récitals de poésie. Tant son œuvre, composée d'une trentaine de titres, que sa présence active dans le milieu littéraire d'ici et son rayonnement à l'étranger ont valu à la poète, en 2005-2006, la bourse de carrière du Conseil des arts et des lettres du Québec, destinée à souligner l'apport exceptionnel d'artistes chevronnés.

Toujours en processus d'écriture, Denise Desautels devrait publier deux recueils en 2010. « J'écris pour affronter mon propre cri, si semblable à tant d'autres, afin d'éviter qu'il se propage dans le monde, un monde qu'il ne faut surtout pas abandonner à lui-même; j'écris pour vivre mieux, pour que tout grandisse en moi et tout autour », dit-elle. Réciproquement, lire Denise Desautels, c'est lire *grand*.

Francine Bordeleau



P R I X

DENISE- PELLETIER

DANS LE SECTEUR DES ARTS DE
LA SCÈNE, LE PRIX DENISE-PELLETIER
(1923-1976) HONORE LA MÉMOIRE
DE CETTE FEMME DE THÉÂTRE
RÉPUTÉE. IL EST RÉSERVÉ AUX
DOMAINES DE LA CHANSON, DE
LA MUSIQUE, DE L'ART LYRIQUE,
DU THÉÂTRE ET DE LA DANSE.

ROLAND LEPAGE

THÉÂTRE

Né à l'aube de la Grande Crise, élevé dans une famille modeste qui a su malgré tout attiser son sens de l'émerveillement, Roland Lepage illumine les scènes de théâtre et l'écran de nos téléviseurs depuis bientôt soixante-cinq ans. Ce natif de Québec, dont l'esprit et le cœur n'ont pas de frontières, a participé de tout son être aux années d'affirmation nationale et œuvré à l'épanouissement des écritures d'ici, tout en multipliant les voyages en France, en Italie, en Angleterre et ailleurs. Cet homme amoureux de la langue française, mais aussi polyglotte et désireux de bâtir des ponts entre les pays et les cultures, a déployé son art magistral en quelque cent productions théâtrales. Il n'a cessé de témoigner, de toutes les manières et en excellant dans tous les métiers du théâtre – interprétation, direction artistique, enseignement, écriture, traduction –, de la très haute idée qu'il se fait de son métier, de sa langue et des arts de la scène.

Élève au Petit Séminaire de Québec, il poursuit des études classiques et – fait très rare – obtient à l'âge de vingt ans une licence ès lettres (latin, grec, français) à l'Université Laval. Parallèlement, dès l'adolescence, il monte sur les planches et joint les rangs des Comédiens de la Nef, compagnie fondée à Québec par Pierre Boucher avec, entre autres, Paul Hébert. Et dans l'immédiat après-guerre, il se retrouve à Bordeaux, où il interprète entre autres Molière, Marivaux, Cocteau, Giraudoux – le même Giraudoux dont il adaptera plus tard *La Folle de Chaillot* – et grandit comme jeune acteur dans l'esprit de l'homme de théâtre français Jean Vilar, fondateur du Festival d'Avignon, qui cherche à rendre le théâtre accessible au plus grand nombre.

Quelques allers-retours entre la France et le Québec, et voilà Roland Lepage installé à Montréal, où il joue pour le Théâtre Club, pour l'Égrégore, auprès des défricheurs du théâtre de cette époque, et participe à la fois en tant qu'acteur et auteur à l'âge d'or de la radio et de la télévision jeunesse de Radio-Canada. Ainsi, de sa voix d'orgue imposant le respect et la tendresse, il enchante des générations d'enfants étendus à plat ventre sur le tapis du salon et rivés à *La Ribouldingue* et aux facéties de Monsieur Bedondaine. Ces mêmes enfants, devenus grands, n'oublieront pas de sitôt la manière recueillie, marmoréenne, avec laquelle il saura transmettre la parole de Daniel Danis, de Victor Hugo, de Corneille ou de George Bernard Shaw, sans fausse hiérarchie, avec une royale équanimité. Ardent défenseur d'une parole québécoise, le traducteur et adaptateur qu'est aussi Roland Lepage entre en dialogue intense et vibrant avec Tchekhov et Goldoni, Garcia Lorca et Ettore Scola, ou avec David Rudkin.

L'écriture, destinée à un jeune public ou aux grandes personnes qui n'ont pas oublié d'où elles viennent, quels liens les unissent au passé et à leur histoire, demeurera la ligne de basse continue de la vie de Roland Lepage, qui jamais ne s'interrompra et accompagnera et soutiendra toutes ses autres formes de création. L'amitié d'André Pagé, un homme qui aura une importance capitale dans sa carrière, l'amène à œuvrer à l'École nationale de théâtre du Canada au début des années 70, cette période de bouillonnement exceptionnel au cours de laquelle une dramaturgie québécoise voit le jour, désencombrée des modèles français et proprement souveraine. Ainsi écrit-il des textes d'abord créés par les étudiants de l'École et qui connaîtront ensuite une

large diffusion. *Le Temps d'une vie*, l'une des pièces les plus jouées de notre répertoire et qui lui a valu en 1979 le Trophée Chalmers pour la meilleure pièce canadienne présentée à Toronto, *La Complainte des hivers rouges*, puis *La Pétaudière*, *Icare*, même ses traductions et réappropriations d'œuvres étrangères porteront la marque de sa voix, de son style, de ses préoccupations, de sa vision humaniste et fraternelle du monde, de son amour indomptable de la langue.

Un amour tout aussi incoercible qui l'amènera à mordre dans la prose de Jean Marc Dalpé – « j'aime m'en mettre plein la bouche », dit-il avec gourmandise! – ou de tant d'autres auteurs d'ici et d'ailleurs avec un mélange de gouaillerie, de respect et d'admiration non feinte. Pas étonnant qu'il ait été fait Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres de la République française en 1995 « en reconnaissance pour services rendus à la culture française ». Aussi à l'aise dans les fourberies moliéresques que dans le drapé racinien, le comédien Roland Lepage sait déployer un jour son goût pour les branquignoleries et affirmer le lendemain sa haute compréhension du tragique, son sens de l'Histoire et son aisance à porter haut et fort les verbes les plus exigeants. Ainsi, entre la drôlerie et l'inquiétude, entre la fantaisie et l'absolue vérité du sentiment, entre les personnages clownesques de *La Boîte à surprises* et la clairvoyance et la sagesse d'un Phoenix dans *l'Andromaque* de Racine ou d'un Tirésias dans *l'Antigone* de Sophocle, Roland Lepage a manié avec légèreté et en déjouant les étiquettes le plaisir de séduire, de faire rire, d'éveiller et de conscientiser. Il a aussi sans cesse réaffirmé qu'il ne saurait y avoir aucune création vivante qui vaille si elle ne se rattache à la fois à la nécessité absolue de l'invention et à la prise en compte de ce qui nous a été légué, et qu'il convient sans fin de réactiver.

Avec rigueur, rectitude, courage même parfois, avec, sans contredit, une morale de l'art, avec la fierté et le sens de la responsabilité que signifie jouer devant des publics qui ne sont pas toujours des habitués du théâtre et des grands textes, Roland Lepage est demeuré fidèle aux exigences de son métier aux visages multiples, sans cesser de défendre bec et ongles le talent des acteurs et concepteurs de Québec, de leur rendre toute l'attention qu'ils méritent. C'est ainsi qu'à titre de directeur artistique du Théâtre du Trident, il imprime une marque encore visible aujourd'hui et permet à des générations d'artistes de théâtre de la capitale de s'affirmer dans de grands rôles et de grandes productions. Un engagement humain et artistique qui ne manquera pas de modifier le paysage du théâtre à Québec.

Sage et posé, mais également doté de cette faculté de s'emporter contre une époque qui ne fait pas à la culture et à l'art toute la place qu'ils devraient occuper, irréductible à une seule manière de faire, le caméléon Roland Lepage a tenu au chaud plusieurs amours, qui aujourd'hui le lui

LES LAURÉATES ET LES LAURÉATS DU PRIX DENISE-PELLETIER

2008	Anik Bissonnette	1997	Raymond Lévesque	1986	Colette Boky
2007	Paul Hébert	1996	François Morel	1985	Jean Gascon
2006	Hélène Loisel	1995	Walter Joachim	1984	Fernand Nault
2005	Clémence DesRochers	1994	Martine Époque	1983	Gilles Vigneault
2004	Walter Boudreau	1993	Monique Mercure	1982	Lionel Daunais
2003	Robert Lepage	1992	Vincent Warren	1981	Jean Papineau-Couture
2002	Édouard Lock	1991	Gilles Tremblay	1980	Ludmilla Chiriaeff
2001	Paul Buissonneau	1990	Joseph Rouleau	1979	Jean Duceppe
2000	André Brassard	1989	Jeanne Renaud	1978	Bernard Lagacé
1999	Jean-Pierre Ronfard	1988	John Newmark	1977	Félix Leclerc
1998	Gilles Pelletier	1987	Jean-Louis Roux		



ROLAND LEPAGE

rendent bien et fleurissent en harmonie. Avec son flegme souriant, sa méfiance naturelle à l'égard des chapelles et des clans, sa pudeur et son bon sens, avec l'élégance d'un prince, il incarne la générosité même. Et il a réussi la prouesse, malgré les centaines de personnages qu'il a incarnés à la scène et à la télévision, de rester lui-même, ce Roland Lepage qui aime les mots, la rythmique et la musicalité des langues, l'univers fascinant du théâtre, l'Histoire et les histoires.

Stéphane Lépine



P R I X

GEORGES-ÉMILE- LAPALME

CONSIDÉRÉ COMME LE « PÈRE DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE », GEORGES-ÉMILE LAPALME (1907-1985) A ÉTÉ LE PREMIER TITULAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES DU QUÉBEC. LE PRIX QUI HONORE SA MÉMOIRE COURONNE LA CARRIÈRE D'UNE PERSONNE AYANT CONTRIBUÉ DE FAÇON EXCEPTIONNELLE, PAR SON ENGAGEMENT, PAR SON ŒUVRE OU PAR SA CARRIÈRE, À LA QUALITÉ ET AU RAYONNEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE PARLÉE OU ÉCRITE AU QUÉBEC, DANS QUELQUE DOMAINE DE L'ACTIVITÉ PUBLIQUE QUE CE SOIT.

MONIQUE C. CORMIER

LEXICOGRAPHIE

Aux yeux de Monique C. Cormier, « une langue, c'est comme une fleur, il faut décider de la place à lui faire parmi les autres dans le jardin, la surveiller, la nourrir et, bien sûr, dit-elle avec le sourire, lui montrer qu'on l'aime ». Cette métaphore illustre bien la mission que, devant ses étudiants, à travers ses recherches scientifiques, avec les professionnels de la langue ou encore auprès du grand public, la lauréate du prix Georges-Émile-Lapalme poursuit depuis le début de sa carrière : contribuer à l'affermissement de la langue française et stimuler sa vitalité.

C'est au Collège de l'Assomption, où elle fait ses études secondaires et collégiales, que Monique C. Cormier développe son intérêt pour les langues et les mots. « J'ai eu la chance de suivre des cours de littérature avec l'abbé Maurice Contant, un professeur qui a été particulièrement déterminant dans le choix de ma carrière », affirme-t-elle.

Après avoir terminé son baccalauréat spécialisé en traduction à l'Université de Montréal, Monique C. Cormier se fait offrir d'y donner, en 1977, un cours à la Faculté de l'éducation permanente. « C'était tout un défi de me retrouver, à 23 ans, devant une classe d'étudiants plus âgés que moi. »

L'expérience se révèle cependant extrêmement stimulante et elle lui donne le goût d'entreprendre une carrière universitaire. Des études de cycles supérieurs s'imposent donc. Tout en travaillant comme terminologue, Monique C. Cormier complète sa maîtrise à l'Université de Montréal. Pour ses études doctorales, elle opte pour l'Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, un choix judicieux qui lui permet d'établir des contacts qui s'avéreront précieux pour la suite de sa carrière. Elle donne comme exemple Alain Rey, longtemps aux Dictionnaires Le Robert et lexicographe réputé. « Il était membre du jury lorsque j'ai soutenu ma thèse de doctorat », se souvient-elle.

Elle arrive ainsi à se créer rapidement un réseau professionnel français d'envergure qui lui reste fidèle même si elle revient rapidement au Québec, dans la capitale, pour enseigner à l'Université Laval. La professeure y demeure deux ans : une période charnière puisqu'elle se lie d'amitié avec Jean-Claude Boulanger, « l'un des grands spécialistes de la description du français au Québec », avec qui elle signera de nombreux travaux scientifiques.

Monique C. Cormier accepte par la suite un poste de professeure au Département de linguistique et de traduction à l'Université de Montréal : « J'y ai trouvé un véritable lieu d'épanouissement intellectuel et professionnel », précise-t-elle. Elle dirige les recherches de près de 80 étudiants à la maîtrise et au doctorat « dont plusieurs, dit-elle fièrement, occupent maintenant un poste de professeur ou de chercheur dans une université canadienne », ce qui est remarquable dans son domaine. En 1998, la Faculté des arts et des sciences lui décerne le Prix d'excellence en enseignement, secteur lettres et sciences humaines. La même année, l'Université de Montréal lui demande de siéger à son Comité *ad hoc* sur la place du français. Elle y avance l'idée que l'Université se dote d'une politique linguistique. « J'ai fait valoir que c'était essentiel pour encadrer l'utilisation du français, le promouvoir et définir la place qu'on voulait lui accorder par rapport aux autres langues », explique-t-elle.

En visant toutes les universités québécoises, elle reprend cette proposition de façon formelle en janvier 2001, dans le cadre de la Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec, présidée par Gérald Larose. La Commission en fait sa 48^e recommandation, sur les 138 qu'elle soumet au gouvernement du Québec en août 2001. Pendant ce temps, le Comité *ad hoc* sur la place du français à l'Université de Montréal propose à l'Assemblée universitaire, en novembre 2001, l'adoption d'une politique linguistique que le Conseil de l'Université entérine quelques semaines plus tard.

Le gouvernement du Québec modifie ensuite la Charte de la langue française pour exiger des universités qu'elles adoptent une politique linguistique. Les établissements québécois ont maintenant tous emboîté le pas. « C'est la preuve que, sur le plan collectif, la langue peut faire l'objet d'initiatives qui seront soutenues par l'État, si celui-ci le juge opportun », indique celle qui est aujourd'hui professeure titulaire et vice-doyenne aux affaires professorales à la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal.

Invitée régulièrement à la Journée des dictionnaires qui se déroule en France depuis 1993, la professeure Cormier a l'idée d'adapter le concept élaboré par son collègue et ami Jean Pruvost pour en faire une version québécoise en 2003. « Je voulais que cette journée soit accessible, que tout le monde puisse en profiter, alors qu'en France, cette journée s'adresse d'abord aux universitaires. » Puisque l'événement est couronné de succès, l'organisatrice réitère l'expérience en 2005 et en 2008.

Ce n'est pas un hasard si Monique C. Cormier a décidé de créer plusieurs activités autour de cet « ouvrage mythique » qu'est le dictionnaire. Il occupe la première place dans la vie de cette chercheuse qui a choisi comme domaine l'histoire des dictionnaires, en particulier les ouvrages bilingues français-anglais des XVII^e et XVIII^e siècles. Elle s'intéresse entre autres à la contribution des huguenots au développement de la lexicographie bilingue. La qualité et l'importance de ses travaux lui ont valu plusieurs prix et distinctions, notamment de la Dictionary Society of North America; en 2007, elle est élue à la Société royale du Canada, la plus haute distinction qu'un universitaire puisse recevoir au Canada en qualité de scientifique.

Des recherches prenantes et un engagement profond dans la communauté universitaire n'empêchent pas Monique C. Cormier, terminologue agrée, d'être active au sein de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ). Membre du conseil d'administration pendant plus de dix ans, elle en est la vice-présidente de 2000 à 2003 et la présidente de 2003 à 2006, postes dans lesquels elle s'emploie à rehausser tout particulièrement le statut

LES LAURÉATES ET LES LAURÉATS DU PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

2008	Paul-André Crépeau
2007	Gaston Bellemare
2006	Marie-Éva de Villers
2005	Jean-Marc Léger
2004	Jacques Languiand
2003	André Gaulin
2002	Jean-Claude Corbeil
2001	Michel Bergeron
2000	Henri Bergeron
1999	Marc Favreau
1998	Fernand Daoust
1997	Pierre Bourgault

MONIQUE C. CORMIER



et la fierté des langagiers. En reconnaissance de son apport, elle reçoit coup sur coup le Prix hommage 2007 du Bureau de la traduction du gouvernement du Canada et le Mérite 2007 du Conseil interprofessionnel du Québec.

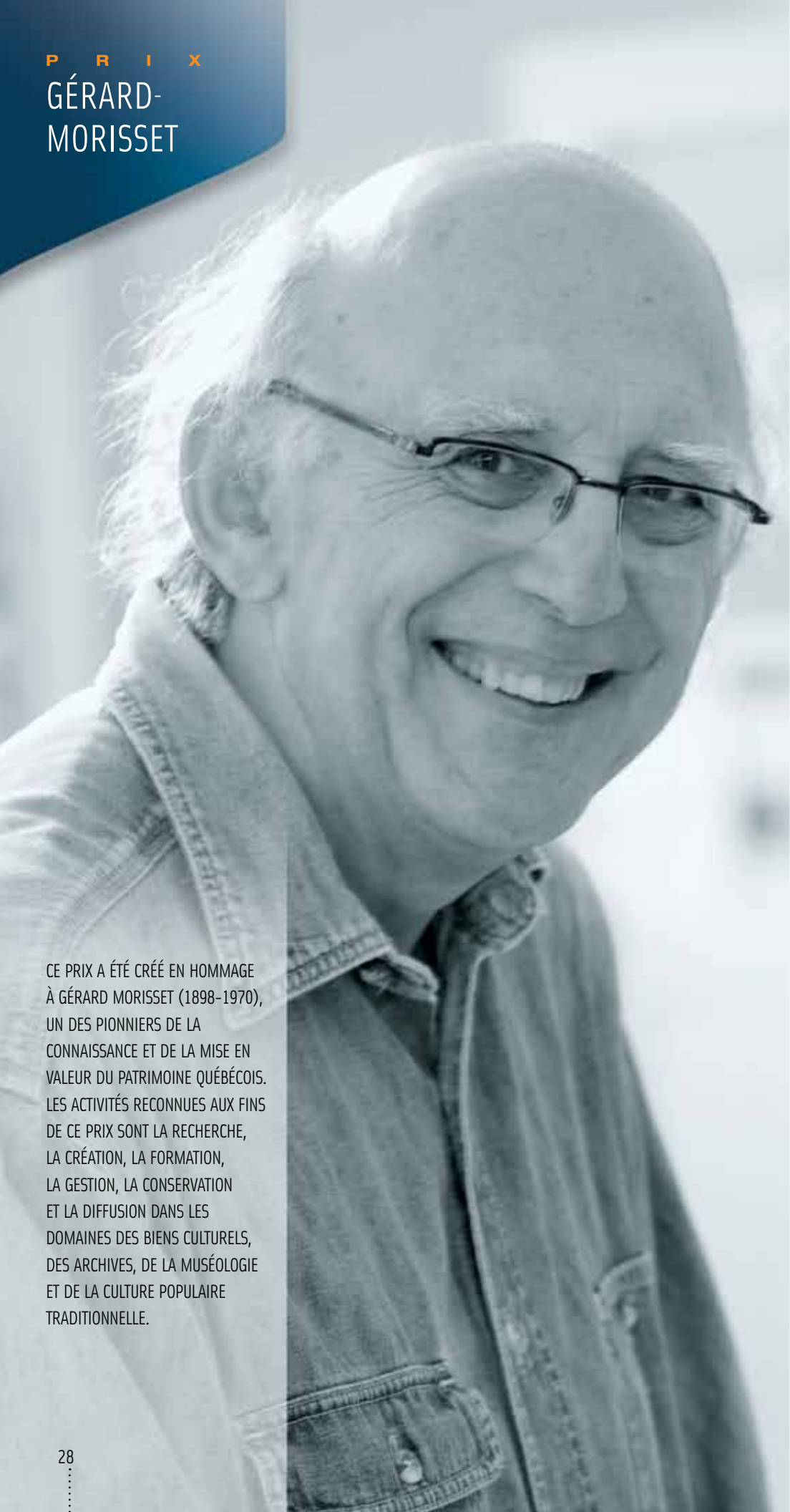
C'est pour son infatigable dévouement envers la langue française et les façons originales de la mettre en valeur qu'elle a explorées comme professeure, chercheuse, professionnelle et citoyenne que Monique C. Cormier se voit remettre le prix Georges-Émile-Lapalme, la plus haute distinction accordée à une personne ayant contribué de façon exceptionnelle à la qualité et au rayonnement de la langue française dans la société québécoise.

Martine Letarte



P R I X

GÉRARD- MORISSET



CE PRIX A ÉTÉ CRÉÉ EN HOMMAGE
À GÉRARD MORISSET (1898-1970),
UN DES PIONNIERS DE LA
CONNAISSANCE ET DE LA MISE EN
VALEUR DU PATRIMOINE QUÉBÉCOIS.
LES ACTIVITÉS RECONNUES AUX FINS
DE CE PRIX SONT LA RECHERCHE,
LA CRÉATION, LA FORMATION,
LA GESTION, LA CONSERVATION
ET LA DIFFUSION DANS LES
DOMAINES DES BIENS CULTURELS,
DES ARCHIVES, DE LA MUSÉOLOGIE
ET DE LA CULTURE POPULAIRE
TRADITIONNELLE.

MARCEL MOUSSETTE

ARCHÉOLOGIE

Depuis plus de 40 ans, Marcel Moussette se penche sur le patrimoine et sur la culture matérielle, un domaine d'études qui s'attache à connaître les sociétés à travers leurs objets. Ce chercheur, reconnu internationalement, est une figure marquante de l'archéologie historique au Québec et a grandement contribué à sa reconnaissance. Qui mieux que lui, formé dans plusieurs spécialités et orienté vers la recherche multidisciplinaire, peut révéler les différents aspects de cette approche et son importance dans la construction de la mémoire et de l'identité québécoises?

Marcel Moussette est né et a grandi à La Prairie, sur le bord du fleuve Saint-Laurent, un lieu dont la richesse patrimoniale a influencé son attrait pour les sciences humaines. « Dans ma famille, le savoir-faire artisanal relatif à la briqueterie, où ont œuvré mon père et mon grand-père durant toute leur vie de travail, se transmettait de génération et génération, dit-il. Ma voie semblait toute tracée, mais ma mère, une Montréalaise, passionnée de lecture, voulait que l'on fasse des études. » Après son cours classique, il fréquente donc l'Université de Montréal et y obtient un baccalauréat en biologie (1963). Il fait ensuite une incursion dans le domaine de la pêche expérimentale, « jusqu'à ce que les pêcheurs et leur technologie m'intéressent plus que le poisson », ajoute-t-il. Ses recherches en archives et l'enquête ethnographique réalisées dans le cadre de sa maîtrise en anthropologie (1967) conduisent à la publication du livre *La pêche sur le Saint-Laurent* (Boréal, 1979), un ouvrage défini comme un répertoire des méthodes et des engins de capture traditionnels, mais qui comporte de nombreuses données pour une histoire générale de la technologie de la pêche au Québec. Dans son avant-propos, il exprime déjà sa préférence pour les équipes multidisciplinaires, qui seules lui « apparaissent susceptibles de pouvoir faire progresser les connaissances de façon significative ». Ce point de vue marquera l'ensemble de sa carrière.

Dès les années 60, Marcel Moussette s'intéresse à l'archéologie historique nord-américaine. Archéologue puis historien de la culture matérielle pour Parcs Canada à Ottawa, il mène diverses recherches, la principale portant sur le chauffage, « un aspect central de l'adaptation des nouveaux venus européens au climat rigoureux de la vallée du Saint-Laurent ». Sa thèse de doctorat en arts et traditions populaires présentée à l'Université Laval, intitulée *Le chauffage domestique au Canada* (Presses de l'Université Laval, 1983), lui vaut la médaille Luc-Lacourcière, décernée annuellement par le Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions de l'Université Laval, le CELAT, à l'auteur du meilleur ouvrage en ethnologie de l'Amérique française. De 1975 à 1980, il participe à la mise sur pied de l'équipe de recherche en culture matérielle du bureau régional de Parcs Canada à Québec et la dirige.

C'est dans ce contexte, puis comme professeur à l'Université Laval à partir de 1981, qu'il pose les jalons de l'archéologie historique au Québec. Sa démarche rigoureuse l'amène à insister sur l'acquisition d'un vocabulaire exact, à établir des cadres de classification des objets ainsi qu'à réfléchir sur les théories et les techniques permettant d'appréhender les sites. Il est membre du Groupe de recherche en archéométrie de cette université dès ses débuts : « La conception de l'archéologie historique a évolué. D'abord marquée par les sciences humaines, au Québec elle s'est tournée de plus en plus vers les sciences pures dans les années 90. Ce changement est bienvenu, mais je crois qu'il faut quand même conserver un équilibre entre l'approche humaniste et celle plus technique de l'archéométrie. »

À l'Université Laval, Marcel Moussette enseigne tant en ethnologie qu'en archéologie, et ce, aux trois cycles. Il est également à l'origine d'un chantier-école et d'un laboratoire d'archéologie, devenus des références. Son engagement conduit à la signature de deux ententes de fouilles archéologiques entre l'Université et des municipalités qu'il connaît bien et où se trouvent des arrondissements historiques, les villes de Québec et de La Prairie. Ces ententes contribuent à la formation pratique et théorique de plusieurs archéologues. Dans ce cadre, il dirige une cinquantaine de thèses et de mémoires et collabore à la révision ou à l'élaboration de programmes en ethnologie et en archéologie. Si bien qu'en 2009, Laval est la seule université de langue française en Amérique à offrir des diplômes en archéologie aux trois cycles. « L'enseignement universitaire et la direction de travaux de recherche ont été pour moi l'occasion de partager ma connaissance et mon expérience du métier, mais aussi d'établir une relation intellectuelle durable avec mes étudiants, la nouvelle génération, un dialogue qui continue de porter fruit jusqu'à ce jour! », souligne-t-il. L'œuvre de Marcel Moussette au sein de l'Université Laval est de plus indissociable du CELAT, dont il est l'un des chercheurs depuis 1982 et qu'il dirige de 2003 à 2006.

Par ailleurs, son esprit curieux explore plus particulièrement les traces de la Nouvelle-France en Amérique. Il scrute notamment les liens entre l'humain et son environnement terrestre et aquatique, tant en milieu urbain que rural. Mentionnons la fouille du premier Palais de l'intendant à Québec, de 1982 à 1990, et celle des sites ruraux de l'île aux Oies, de 1987 à 1997, pour lesquelles il a rédigé les synthèses *Le site du Palais de l'intendant à Québec : genèse et structuration d'un lieu urbain* (Septentrion, 1994) et *Prendre la mesure des ombres : archéologie du site Rocher-de-la-Chapelle, île aux Oies* (Éditions GID, automne 2009).

Marcel Moussette a constamment eu le souci de transmettre son savoir, que ce soit par des écrits, des communications ou encore des expositions. Sollicité par de nombreux comités à vocation patrimoniale, il a entre autres siégé à la Commission des biens culturels du Québec. Ses travaux lui ont permis de nouer des liens avec de nombreux chercheurs. La Société des Dix, qui réunit depuis 1935 dix spécialistes des sciences humaines préoccupés par le fait français au Québec et en Amérique, l'a accueilli dans ses rangs en 1997. De même, la médaille J. C. Harrington de la Society for Historical Archaeology, une des plus hautes distinctions dans cette spécialité, lui a été décernée en Grande-Bretagne en 2005. « La reconnaissance de l'archéologie au Québec a fait des progrès remarquables. Mais il faudrait faire plus de place à la recherche. Jusqu'à présent, ce sont surtout les grandes villes qui ont bénéficié de fouilles suivies d'analyses approfondies. Toutes les localités devraient avoir une possibilité d'accès à ce patrimoine », précise-t-il.

L'imagination de Marcel Moussette ne s'exprime pas seulement dans ses saisissantes reconstitutions du passé à partir des objets archéologiques; sa ferveur pour le récit l'a aussi entraîné à publier deux romans. « Il me faut mon heure de fiction chaque jour », avoue-t-il, et il aime bien suivre un auteur à travers l'ensemble de son œuvre, par exemple le créateur du roman

LES LAURÉATES ET LES LAURÉATS DU PRIX GÉRARD-MORISSET

2008	Laurier Lacroix	1999	Luc Noppen
2007	Jacques Lacoursière	1998	Jean-Claude Dupont
2006	Paul-Louis Martin	1997	France Gagnon-Pratte
2005	Cyril Simard	1996	Michel Lessard
2004	John R. Porter	1995	Maurice Lemire
2003	Marcel Junius	1994	Phyllis Lambert
2002	Norman Clermont	1993	Carmen Gill-Casavant
2001	Carol Couture	1992	Jean-Claude Marsan
2000	Non attribué		



MARCEL MOUSSETTE

fantastique *Le Maître et Marguerite*, l'écrivain russe Mikhaïl Boulgakov, ou encore l'Américaine Louise Erdrich qui explore en profondeur l'âme amérindienne. Sur un plan tout aussi personnel, il parle de sa famille comme « d'un lieu de liberté, de créativité et d'enrichissement mutuel ».

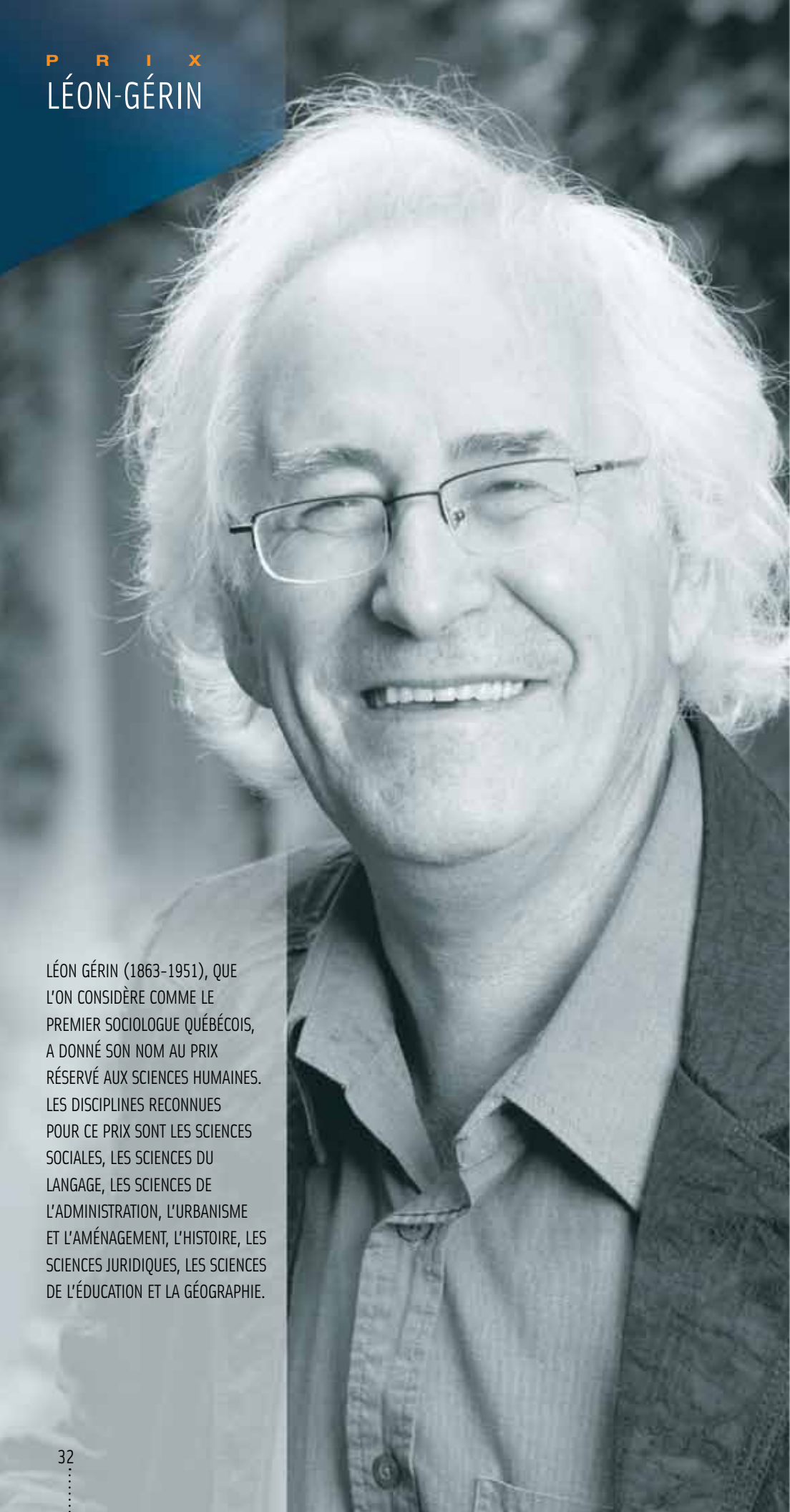
Bien qu'ayant pris sa retraite en 2007, Marcel Moussette est toujours professeur associé en archéologie au Département d'histoire de l'Université Laval et contribue à la formation d'étudiants aux cycles supérieurs. Il est également chercheur associé au CELAT. Des projets? Il parachève une synthèse très attendue sur l'archéologie de la présence française en Amérique, en collaboration avec un chercheur de l'Université de South Alabama. Et ensuite? Peut-être un voyage en Italie « pour admirer d'autres toiles de Caravaggio et pour retourner à Venise » et peut-être aussi entreprendre une nouvelle œuvre de fiction...

En 2009, le prix Gérard-Morisset récompense pour la première fois une carrière consacrée à l'archéologique historique. Au-delà de l'hommage, Marcel Moussette y voit « une consécration de ce champ de recherche par la société québécoise, qui s'est ainsi donné une autre façon de mieux connaître et comprendre son passé à partir des traces et vestiges matériels enfouis dans le sol ».

Camille Lapointe



P R I X
LÉON-GÉRIN

A black and white portrait of Léon Gérin, an older man with white, wavy hair and glasses, smiling. He is wearing a light-colored button-down shirt under a dark jacket. The background is blurred, showing foliage.

LÉON GÉRIN (1863-1951), QUE L'ON CONSIDÈRE COMME LE PREMIER SOCIOLOGUE QUÉBÉCOIS, A DONNÉ SON NOM AU PRIX RÉSERVÉ AUX SCIENCES HUMAINES. LES DISCIPLINES RECONNUES POUR CE PRIX SONT LES SCIENCES SOCIALES, LES SCIENCES DU LANGAGE, LES SCIENCES DE L'ADMINISTRATION, L'URBANISME ET L'AMÉNAGEMENT, L'HISTOIRE, LES SCIENCES JURIDIQUES, LES SCIENCES DE L'ÉDUCATION ET LA GÉOGRAPHIE.

GILLES BIBEAU

ANTHROPOLOGIE MÉDICALE

L'industrie de la génétique. Les gangs de rue. La médecine traditionnelle africaine. La pédiatrie multiculturelle... En se penchant sur toutes ces questions, l'anthropologue Gilles Bibeau a su décrypter les grands enjeux des sociétés contemporaines et poursuivre une réflexion de fond sur la nature humaine. Il a mis en évidence la richesse qu'engendre la différence et a dénoncé les tentatives d'uniformisation destructrices du potentiel de créativité des sociétés humaines. Ses écrits sont parcourus par une même vision de l'humain, à la jonction de ses dimensions biologique, sociale et culturelle.

Gilles Bibeau naît à Sorel-Tracy le 30 avril 1940. Grandir avec neuf petits frères et une grande sœur l'a certainement sensibilisé à la solidarité et à la singularité de chaque individu. Son père, ouvrier d'usine, a à cœur de léguer à chacun de ses enfants ouverture d'esprit et éveil intellectuel. Sa mère lui transmet joie de vivre et sens de l'accueil. Avant même de terminer ses études au Séminaire de Saint-Hyacinthe, Gilles Bibeau a déjà le désir d'aider les autres et de partir à la découverte du monde. Son ambition : marcher sur les traces des médecins missionnaires, de préférence en Afrique. Après un baccalauréat en biochimie à l'Université de Montréal, le jeune homme fait un séjour d'étude en Belgique, en lien avec l'Université catholique de Louvain, avant d'obtenir une licence en religions comparées à l'Université pontificale grégorienne de Rome, en Italie.

Très sportif, il passe beaucoup de temps sur les patinoires, jouant même quelques matches avec l'équipe nationale de hockey de Belgique. Mais l'Afrique fait toujours partie de ses rêves. En 1970, il complète son doctorat en religions comparées à l'Université Lovanium de Kinshasa, capitale du Zaïre (l'actuelle République démocratique du Congo), où il étudie aussi l'anthropologie et la linguistique africaine. Même si la pratique médicale continue de le tenter, il préfère réfléchir aux fondements des traditions thérapeutiques.

Gilles Bibeau publie ses premiers articles scientifiques sur les savoirs médicaux africains. Puis, il cherche notamment à comprendre comment, selon les régions du monde, l'être humain se représente son propre corps et les maladies qui peuvent l'affliger. Ce qui l'intéresse, c'est de donner un sens aux similitudes et aux différences qu'il observe, pour mieux saisir l'être humain dans sa complexité et dans sa diversité.

En Afrique comme ailleurs plus tard, Gilles Bibeau entretisse les questions qui l'animent à celles qu'explore sa conjointe, Ellen Corin, anthropologue et psychanalyste d'origine belge, qui consacre l'essentiel de ses propres recherches aux rapports entre subjectivité et dynamiques culturelles.

Lorsque le couple s'établit au Québec en 1979, Gilles Bibeau se sent décalé par rapport au monde qui l'a vu naître, après avoir passé près de 20 ans sur d'autres continents. Il enseigne d'abord l'anthropologie de la santé à l'Université Laval, après y avoir reçu son doctorat en anthropologie. Puis en 1981, il prend la tête du Département d'anthropologie de l'Université de Montréal, où il anime le Groupe interuniversitaire de recherche en anthropologie médicale et en ethnopsychiatrie.

Au Québec, une partie importante de ses travaux porte sur l'univers culturel des jeunes et sur leurs problèmes de santé. En 1986, il est cofondateur de la revue *Psychotropes*, consacrée à l'analyse des conduites addictives de tout genre. Comme anthropologue, il est nommé responsable d'un groupe de travail gouvernemental sur les problèmes de santé mentale des néo-Québécois, dont il relate les réflexions dans un livre intitulé *La santé mentale et ses visages, un Québec pluriethnique au quotidien*.

En 2003, Gilles Bibeau publie *La gang, une chimère à apprivoiser*, un ouvrage sur les gangs de rues. Il y adopte une position critique à l'égard de la philosophie sociale dominante, centrée sur le maintien de l'ordre. L'anthropologue s'implique aussi concrètement dans la pratique. Pour prévenir le suicide chez les jeunes Atikamekws, par exemple, il a récemment contribué à mettre en place un programme de philosophie pour enfants, qui vise à redonner aux jeunes autochtones fierté et sentiment d'identité.

Gilles Bibeau est également un acteur clé dans le développement de la pédiatrie interculturelle au Québec. En 2001, il participe à la mise sur pied, à l'hôpital Sainte-Justine, d'un regroupement d'anthropologues et de pédiatres qui travaillent à humaniser une médecine très technique, en tenant compte de la diversité culturelle des enfants malades et de leur famille. L'unité de pédiatrie interculturelle de Sainte-Justine est aujourd'hui considérée comme un modèle du genre à l'échelle internationale.

Durant toute sa carrière, Gilles Bibeau n'a jamais cessé de collaborer avec plusieurs institutions des pays du Sud. À l'heure actuelle, par exemple, il préside le conseil scientifique international du Centre de recherche en santé de Nouna, au Burkina Faso, pays dans lequel il codirige un important programme d'amélioration de la couverture vaccinale des enfants. Depuis quinze ans, il a aussi tissé de nombreux liens avec l'Inde et avec l'Amérique latine, et a notamment contribué à créer un réseau international sur les déterminants sociaux de la santé.

Gilles Bibeau a publié treize ouvrages, 64 chapitres de livres et plus de 100 articles dans des revues savantes. Ses écrits, comme les conférences qu'il prononce régulièrement, révèlent une rigueur et une précision de pensée exceptionnelles. En 2004, son ouvrage intitulé *Le Québec transgénique : science, marché, humanité* lui a valu le prix Jean-Charles-Falardeau de la

LES LAURÉATES ET LES LAURÉATS DU PRIX LÉON-GÉRIN

2008	Jean-Marie Dufour	1997	Margaret Lock	1986	Adrien Pinard
2007	Richard E. Tremblay	1996	Henry Mintzberg	1985	Albert Faucher
2006	H. Patrick Glenn	1995	Guy Rocher	1984	Jean-Charles Falardeau
2005	Marc Angenot	1994	Jean-Jacques Nattiez	1983	Michel Brunet
2004	Henri Dorion	1993	Gérard Bouchard	1982	Jacques Henripin
2003	Andrée Lajoie	1992	Charles Taylor	1981	Benoît Lacroix
2002	Paul-André Crépeau	1991	Bruce G. Trigger	1980	François-Albert Angers
2001	Marcel Trudel	1990	Fernand Dumont	1979	Noël Mailloux
2000	Michael Brecher	1989	Gérard Bergeron	1978	Marcel Rioux
1999	Marcel Dagenais	1988	Thérèse Gouin Décarie	1977	Léon Dion
1998	Vincent Lemieux	1987	Louis-Edmond Hamelin		



GILLES BIBEAU

Fédération canadienne des sciences sociales. Il a dirigé les recherches de plus d'une centaine d'étudiants de deuxième et troisième cycles et a enseigné au Brésil, en Espagne, en France, au Costa Rica, en Colombie, au Pérou, au Burkina Faso, au Nicaragua et aux États-Unis.

Parlant neuf langues, dont le lingala et le ngbandi, Gilles Bibeau a commencé à étudier l'hindi à l'âge de 60 ans. Ouvert et avenant, il noue facilement des liens avec des personnes de toutes origines et garde une grande curiosité qui le rend disponible à la découverte. Passionné comme au premier jour, l'anthropologue a toujours travaillé soirs et fins de semaine. Chaque année, il fait une à deux fois le tour de la planète, profitant de ses voyages pour prendre contact avec les milieux intellectuels, littéraires et populaires des régions qui l'intéressent. Avant de retourner bien vite à ses réflexions et à sa famille.

Valérie Borde



P R I X

LIONEL- BOULET

CE PRIX REND HOMMAGE À LIONEL BOULET (1919-1996), RECONNU COMME L'UN DES PIONNIERS DE L'INSTITUT DE RECHERCHE D'HYDRO-QUÉBEC. CE PRIX S'ADRESSE À UN CHERCHEUR OU À UNE CHERCHEUSE QUI S'EST DISTINGUÉ PAR SES INVENTIONS, SES INNOVATIONS SCIENTIFIQUES ET TECHNOLOGIQUES, SON LEADERSHIP DANS LE DÉVELOPPEMENT D'ENTREPRISES ET SON APPORT AU DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DU QUÉBEC.

ANDRÉ GOSSELIN

HORTICULTURE

Il y a 25 ans, toutes les tomates et les laitues consommées durant l'hiver au Québec étaient importées de Floride, de Californie ou d'Israël. La saison des fraises, elle, se limitait à quelques semaines au début de l'été. Pourtant, les producteurs agricoles de l'époque utilisaient environ deux fois plus de pesticides qu'aujourd'hui. Grâce aux travaux de l'équipe du professeur André Gosselin et au dynamisme qu'il a insufflé à la recherche en horticulture au Québec, les choses ont bien changé. En mettant au point des techniques novatrices et en s'assurant qu'elles pouvaient être rapidement mises à profit, le chercheur a aidé le secteur québécois de l'agriculture à innover, à adopter de meilleures pratiques environnementales et même à créer des emplois.

Né en 1956 sur une ferme de l'île d'Orléans, André Gosselin est un pur produit du terroir québécois. Dans cette famille de six enfants, on a toujours consommé bien plus de fruits et de légumes que ce que conseillent les guides alimentaires! Sitôt son cours classique terminé, il s'inscrit au baccalauréat en agronomie à l'Université Laval, où se déroule toute sa carrière. Après un stage d'un an au Département d'horticulture de l'Université de Guelph, en Ontario, l'étudiant revient à Québec en 1978. Sous la direction du professeur Marc J. Trudel, il consacre sa maîtrise, puis son doctorat, aux techniques de culture en serre, avant d'être nommé professeur en 1984.

Son premier objectif : aider les producteurs maraîchers à s'affranchir des rigueurs de l'hiver pour pouvoir concurrencer les producteurs étrangers. Avec l'appui de plusieurs partenaires, dont Hydro-Québec, André Gosselin élabore une technologie d'éclairage photosynthétique qui prolonge la durée du jour et augmente l'ensoleillement de manière artificielle. À l'abri dans des serres, tomates, concombres, laitues et poivrons poussent désormais en toutes saisons.

Cette technique est rapidement adoptée par plusieurs entreprises au Québec, mais aussi dans les pays scandinaves, aux États-Unis, en France et en Belgique. Sans pour autant délaisser son laboratoire, le chercheur se fait entrepreneur. Avec l'aide de sa famille, André Gosselin fonde l'entreprise Les serres du Saint-Laurent, qui connaît un succès commercial retentissant avec ses tomates de serre vendues sous la marque Savoura. La compagnie née en 1989 emploie aujourd'hui 350 personnes. Elle produit plus de 220 tonnes de tomates par semaine dans six immenses serres réparties partout au Québec et dont la superficie totale équivaut à 34 terrains de football.

Par ailleurs, André Gosselin et ses collègues Yves Desjardins et Roger Bédard développent la culture du fraisier à production continue, dont on peut récolter les fruits de juin à septembre. Une vingtaine d'entreprises cultivent aujourd'hui ce type de fraises au Québec, dont Les Fraises de l'Île d'Orléans, fondée par le chercheur et sa famille en 1979. Il est aussi à l'origine des premiers cultivars de fraisiers et de framboisiers nutraceutiques au monde, qui contiennent un taux record d'antioxydants. En 2006, le professeur crée une nouvelle compagnie, Nutra Canada, pour commercialiser des extraits de ces petits fruits ainsi que des légumes et des plantes médicinales.

Mais, même si le succès commercial est au rendez-vous, André Gosselin reste avant tout un universitaire plus intéressé par les découvertes et les échanges avec ses étudiants que par le monde des affaires. Depuis ses débuts, il a publié quelque 150 articles scientifiques et donné plus de 300 conférences dans le monde. Professeur très apprécié, il a aussi encadré 80 étudiants diplômés et chercheurs postdoctoraux.

Pourtant, lorsqu'il commence sa carrière à l'Université Laval, la recherche en horticulture se résume à bien peu de choses : les laboratoires sont installés dans un ancien garage et les effectifs sont très limités. Conscient du potentiel des recherches dans ce domaine, André Gosselin se démène pour permettre le recrutement de nouveaux professeurs. En 1989, il fonde le Centre de recherches en horticulture, qui compte aujourd'hui 150 membres. Directeur du département de phytologie, puis doyen de la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation de 1995 à 1998, André Gosselin est à l'origine de la création de l'Institut des nutraceutiques et des aliments fonctionnels qui, avec ses 300 chercheurs, est aujourd'hui un chef de file de la recherche dans ce domaine au Canada.

Le professeur est aussi le père de l'Environtron, pavillon de l'Université Laval construit en 1993 au coût de douze millions de dollars. Persuadé du bien-fondé de ce projet, il a su convaincre un nombre record d'entreprises privées d'investir dans les équipements et la bâtisse. C'est là d'ailleurs qu'en 1997, André Gosselin et son équipe réalisent un véritable exploit : préparer l'éclosion simultanée de quelque 2 000 plants pour les Floralties internationales de Québec. Le chercheur est l'un des cofondateurs de cet événement, qui a connu un grand succès touristique et horticole.

Sensible depuis toujours à la qualité de l'environnement, André Gosselin travaille aussi à améliorer les pratiques horticoles pour réduire leur impact. Avec son collègue Serge Yelle et plusieurs chercheurs, il invente une technologie de valorisation des résidus de désencrage pour la papeterie Daishowa de Québec. Les résultats obtenus persuadent même les plus réticents qu'il n'y a aucun danger à fertiliser des cultures avec ces résidus compostés. Cette technique a depuis été adoptée par plusieurs autres papeteries.

Toutes ces activités ont valu au professeur Gosselin d'être reconnu et honoré sur le plan international. En 1999, il est le premier Québécois francophone à recevoir le titre de *Fellow* de la Société américaine des sciences horticoles. À la demande de la Food and Agriculture Organization (FAO), le professeur de Québec donne des conférences dans plusieurs pays, dont la Pologne, l'Italie, l'Iran et la Lituanie. Il est aussi consultant scientifique auprès de nombreuses entreprises internationales. En 2009, il a coprésidé le congrès international Greensys 2009, qui a réuni à Québec plus de 500 spécialistes de la serriculture provenant de 30 pays.

LES LAURÉATS DU PRIX LIONEL-BOULET

2008	Ghyslaine Dubé
2007	Mahe I. Boulos
2006	Yvan Guindon
2005	Henry L. Buijs
2004	Esteban Chornet
2003	Lorne Trotter
2002	Pierre-Claude Aitcin
2001	Morrel P. Bachynski
2000	Bernard Coupal
1999	Robert Zamboni



ANDRÉ GOSSELIN

Père de trois enfants, Guillaume, étudiant en génie mécanique, ainsi que Jeanne et David, des jumeaux de cinq ans, André Gosselin partage son temps entre la recherche, l'enseignement et sa famille. Depuis quelques années, il habite de nouveau à Saint-Laurent-de-l'Île-d'Orléans, sur le bord du fleuve. Le professeur ne manque pas de projets pour les années à venir : il aimerait, entre autres, explorer plus à fond le potentiel des plantes médicinales du Québec.

Valérie Borde



P R I X

MARIE- VICTORIN

A black and white portrait of a woman with curly hair and glasses, smiling. She is wearing a light-colored top. The background is slightly blurred, showing what appears to be a bookshelf.

CONRAD KIROUAC, MIEUX
CONNU SOUS LE NOM DE
FRÈRE MARIE-VICTORIN (1885-1944),
A ÉTÉ UN CÉLÈBRE BOTANISTE.
SON NOM A ÉTÉ DONNÉ AU PRIX
QUI SOULIGNE UNE CONTRIBUTION
MARQUANTE AUX SCIENCES DE LA
NATURE ET DU GÉNIE : SCIENCES
MATHÉMATIQUES, SCIENCES
PHYSIQUES, SCIENCES DE LA VIE,
SCIENCES DE L'ENVIRONNEMENT,
DE LA TERRE, DE L'EAU, DE
L'ATMOSPHÈRE ET SCIENCES
DU GÉNIE.

VICTORIA KASPI

ASTROPHYSIQUE

Depuis leur découverte dans les années 60, les étoiles à neutrons n'ont cessé de fasciner les astronomes. Résultats de l'explosion d'étoiles plus massives, ces minuscules objets célestes, qui ne mesurent que de 15 à 20 km de diamètre, renferment plus de matière que le Soleil. Ils tournent sur eux-mêmes à des vitesses folles et possèdent un champ magnétique des milliards de fois plus intense que celui de la Terre. Dans les dernières années, l'astrophysicienne Victoria Kaspi s'est imposée sur la scène internationale comme une leader incontestée de la recherche sur les étoiles à neutrons. Aussi à l'aise derrière la lunette d'un télescope que dans la rédaction d'articles scientifiques pour les meilleures revues savantes, la professeure de l'Université McGill est à l'origine de nombreuses découvertes qui ont révolutionné la compréhension de ces étoiles, dont elle a aussi su tirer profit pour valider certaines théories de la physique.

Victoria Kaspi naît en 1967 à Austin, au Texas. Son père, originaire d'Israël, y termine son doctorat en littérature alors que sa mère, native de Montréal, travaille comme technicienne à l'hôpital. La petite fille a sept ans lorsque la famille déménage à Montréal. Bientôt, Victoria abandonne ses poupées et ses jeux de construction alors que son frère, un peu plus âgé, lui fait découvrir la science-fiction. Elle devient vite une inconditionnelle de la série *Star Trek* et dévore les livres comme le roman *A Wrinkle in Time* (*Un raccourci dans le temps*), qui la marque profondément. Adolescente, elle est aussi une grande partisane du hockeyeur Guy Lafleur.

Victoria Kaspi étudie d'abord la physique à l'Université McGill. Étudiante brillante, elle est acceptée en maîtrise dans plusieurs universités prestigieuses. Elle choisit celle de Princeton, au New Jersey, pour le sujet de recherche qui lui est offert, mais aussi parce qu'elle n'est pas trop loin de Montréal. Au doctorat, elle a pour mentor l'astrophysicien de renommée mondiale Joseph Taylor, qui obtient le prix Nobel de physique pour ses travaux en radioastronomie en 1993, le lendemain du jour où la jeune chercheuse soutient sa thèse.

Dès lors, l'astrophysicienne est lancée. Elle enchaîne les stages de recherche dans les meilleurs laboratoires américains de pointe. D'abord attachée de recherche au California Institute of Technology, elle décroche une prestigieuse bourse postdoctorale pour travailler avec le télescope spatial *Hubble*, au Jet Propulsion Laboratory de la NASA, puis au Massachusetts Institute of Technology (MIT). C'est là qu'elle est nommée professeure en 1997, avant de rejoindre l'Université McGill en 1999.

Touche-à-tout de génie, Victoria Kaspi consacre l'essentiel de ses travaux aux étoiles à neutrons, combinant des techniques variées pour étudier ces objets célestes sous toutes leurs facettes. Elle s'intéresse autant aux pulsars, des étoiles à neutrons visibles par les ondes radio qu'elles émettent, qu'aux magnétars, des étoiles dotées d'un magnétisme extrême. L'astrophysicienne est l'auteure de plus de 140 publications scientifiques et d'autant de conférences spécialisées. Plusieurs de ses découvertes, publiées dans des revues prestigieuses comme *Science* et *Nature*, ont été rapportées par des médias du monde entier.

En 2005, son équipe découvre pas moins de vingt pulsars dans un même amas d'étoiles au sein de la Voie lactée. L'année suivante, elle repère le pulsar ayant la rotation la plus rapide connue à ce jour. Cette étoile de seulement 10 km de diamètre, pesant plus que le Soleil, tourne sur elle-même 716 fois par seconde! Cette observation a fracassé un record vieux de 23 ans et éclairé d'un jour nouveau les connaissances sur la matière à très haute densité.

Récemment, Victoria Kaspi et ses collaborateurs ont détecté un champ magnétique exceptionnellement intense dans une étoile à neutrons. Cette découverte révolutionnaire ouvre la voie à une nouvelle théorie des étoiles compactes. La professeure Kaspi sait aussi utiliser les étoiles à neutrons pour valider ce que prédit la théorie. C'est à son équipe que l'on doit le test le plus rigoureux publié à ce jour de la théorie générale de la relativité d'Albert Einstein.

Vicky, comme l'appellent ses collègues et ses étudiants, est une femme de défis, reconnue pour sa persévérance et pour son esprit d'innovation. Instigatrice du groupe d'astrophysique de l'Université McGill, elle est aussi titulaire de la chaire Lorne-Trottier d'astrophysique et de cosmologie et de la chaire de recherche du Canada d'astrophysique d'observation. La chercheuse se double d'une pédagogue hors pair qui attire les meilleurs étudiants. En à peine dix ans, Victoria Kaspi a supervisé près d'une trentaine de projets de recherche menés par des étudiants, du premier cycle jusqu'au postdoctorat. Pendant ce même temps, elle a aussi donné naissance à trois enfants, aujourd'hui âgés de 8, 7 et 4 ans! Avec un mari cardiologue et des missions d'observation sur toute la planète, Victoria Kaspi est passée maître dans l'art de concilier famille et travail, stimulée par les joies qu'elle en retire de part et d'autre.

Malgré son jeune âge, la chercheuse a déjà reçu un nombre impressionnant de distinctions. En 2007, la Société royale du Canada, dont elle est membre, lui remet sa médaille Rutherford, et l'Association francophone pour le savoir lui décerne le prix Urgel-Archambault. En 2006, elle reçoit le prestigieux prix Steacie pour les sciences naturelles, attribué chaque année à un jeune scientifique au Canada. Victoria Kaspi a aussi été récipiendaire de la médaille Hertzberg de l'Association canadienne des physiciens, d'une bourse Steacie du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada, du prix Salpeter de l'Université Cornell, du prix « Jeunes explorateurs » de l'Institut canadien de recherche avancée, d'une bourse de recherche de la fondation Sloan, du prix Annie J. Cannon de la société américaine d'astronomie et d'une bourse de carrière de la National Science Foundation des États-Unis.

LES LAURÉATS DU PRIX MARIE-VICTORIN

2008	André Charette	1997	Louis Legendre	1986	Stanley George Mason
2007	Yves Bergeron	1996	Stephen Hanessian	1985	André Barbeau
2006	Lawrence A. Mysak	1995	John J. Jonas	1984	William Henry Gauvin
2005	Pierre Legendre	1994	Ronald Melzack	1983	Pierre Dansereau
2004	Graham Bell	1993	Non attribué	1982	Camille Sandorfy
2003	Louis Taillefer	1992	Charles Philippe Leblond	1981	René Pomerleau
2002	Claude Hillaire-Marcel	1991	Mircea Steriade	1980	Claude Fortier
2001	Robert Emery Prud'homme	1990	Leo Yaffe	1979	Armand Frappier
2000	Gilles Brassard	1989	Jacques LeBlanc	1978	Bernard Belleau
1999	Gilles Fontaine	1988	Germain J. Brisson	1977	Jacques Genest
1998	Ashok K. Vijh	1987	Pierre Deslongchamps		



VICTORIA KASPI

Au cours de sa carrière, Victoria Kaspi s'est également impliquée dans l'organisation de plus de vingt congrès scientifiques, tenus dans pas moins de dix pays. Et malgré un agenda chargé, cette chercheuse toujours enthousiaste et souriante prend régulièrement le temps de transmettre ses connaissances au plus grand nombre, à l'occasion de conférences publiques ou d'entrevues dans les médias.

Valérie Borde



A black and white portrait of Paul-Émile Borduas, an elderly man with white hair and glasses, wearing a light-colored jacket over a collared shirt. The background is blurred, suggesting an outdoor setting. A dark blue banner is in the top left corner.

P R I X
PAUL-ÉMILE-
BORDUAS

PAUL-ÉMILE BORDUAS (1905-1960)
A ÉTÉ L'UNE DES PRINCIPALES
FIGURES DE LA PEINTURE DE
L'APRÈS-GUERRE. LE PRIX QUI PORTE
SON NOM SOULIGNE LE TRAVAIL
DE CRÉATION DANS LES SECTEURS
DES ARTS VISUELS, DES MÉTIERS
D'ART, DE L'ARCHITECTURE ET
DU DESIGN.

GABOR SZILASI

PHOTOGRAPHIE

L'appareil photo, pour Gabor Szilasi, est plus qu'un instrument. Il est son lien avec le monde; il permet de dialoguer avec lui. De même, la photographie est pour lui, globalement, ce qui autorise ce contact, le garde en mémoire et en offre le témoignage. Elle donne visage à cette expérience humaine que l'observation des autres et de leur entourage amène à approfondir.

Né à Budapest en Hongrie, en 1928, Gabor Szilasi se destine d'abord à la médecine. Mais il est forcé, en 1949, d'interrompre ses études après une première tentative, ratée, de s'enfuir de son pays et ainsi d'échapper au régime communiste. Il y est donc toujours quand éclate la Révolution hongroise de 1956, sursaut national vers une déstalinisation du pays et de l'économie. Il prend même, des événements de novembre, quelques photos qui ne seront montrées que bien plus tard. Sa deuxième tentative de départ est un succès et il arrive au Canada en 1957 alors qu'il a 29 ans. C'est à Halifax que lui et son père ont un premier contact avec le Canada. Il y demeure deux ans, soigné pour une tuberculose. Après un passage par Québec, il s'installe en 1959 à Montréal où il travaille jusqu'en 1971 pour l'Office du film du Québec. C'est dans cette institution, au gré des différentes fonctions qu'il a occupées au cours de ces années, que sa croyance dans les possibilités documentaires du médium photographique se développe et vient s'ajouter aux influences de sa jeunesse à Budapest, plutôt marquée par le style européen d'une photographie picturale. C'est d'ailleurs à la confluence de ces deux sources d'inspiration qu'on doit apprécier toute son œuvre.

L'enseignement devient ensuite sa nouvelle vocation. À partir de 1972, il enseigne la photographie au Cégep du Vieux-Montréal puis à l'Université Concordia. Ce nouvel engagement durera 25 ans.

Son premier grand projet photographique date de 1970. Il fait alors une véritable étude, aux accents ethnographiques, des communautés vivant à L'Isle-aux-Coudres et dans le comté de Charlevoix. Cette série retient l'attention de la critique au niveau national. Le projet s'étend bientôt à d'autres régions. Il explore et rend compte des gens et des lieux de la Beauce, de Lotbinière, de l'Abitibi-Témiscamingue et du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Parallèlement à ces travaux, il continue une autre série, amorcée dans les années 60, de portraits informels d'artistes montréalais, offrant là un témoignage visuel de la faune culturelle de la ville. Au cours de l'été 1980, ce sont les particularités architecturales des commerces de la rue Sainte-Catherine, artère importante de Montréal, qui retiennent son attention. Il change même alors de format d'appareil photo en 1981 pour réaliser des vues panoramiques d'intersections de la ville. Puis, de 1982 à 1984, il croque les enseignes lumineuses des commerces de Montréal, construisant une sorte de grammaire des formes vernaculaires de la ville, collection de photos qui n'est pas aujourd'hui sans éveiller une nostalgie chez tout spectateur montréalais.

Entre 1977 et 1979, il crée ses diptyques intitulés *Portraits/Intérieurs*, qui constituent une suite aux portraits d'artistes des années 60-70. En ceux-ci, il associe, au portrait en noir et blanc d'un sujet, l'image couleur de la pièce où fut saisi le portrait. On retrouve là le condensé de ses intérêts, selon une ligne de conduite qui ne s'est jamais modifiée. Tout en l'image, lorsqu'elle saisit avec éloquence et attention, peut être signe d'humanité. Les hommes et les signes de leur occupation des lieux qu'ils ont faits à leur image, voilà ce dont Gabor Szilasi n'a cessé de se et de nous nourrir, ce dont il n'a cessé de nous offrir le témoignage attentionné. Toutes ces entreprises de saisie photographique témoignent d'une présence inquiète des hommes, des signes évanescents de leur présence dont il faut conserver les traces. La prise même des images de Gabor est l'occasion d'un travail d'approche des sujets sollicités. Tout ce ballet que suppose le fait de présenter l'appareil, l'armer, préparer les sujets, faire les réglages nécessaires demande une empathie et un respect des autres dont les œuvres de Gabor Szilasi portent certes la marque.

Au cours des années 80, la démarche de Szilasi se transforme quelque peu. En 1985, il revoit ses négatifs des années de jeunesse en Hongrie et y découvre les fondements documentaires de ses travaux ultérieurs. Des commandes architecturales lui permettent de voyager de façon plus régulière. Il promène ses appareils aux États-Unis, en France, en Italie et en Pologne. Il a d'ailleurs l'occasion de revoir Budapest où il réussit à retrouver d'anciennes connaissances. Il revoit de même certains des lieux connus de la ville. Une exposition en témoigne en 1999, simplement intitulée *Retour à Budapest*.

En 1995, il prend sa retraite de l'enseignement universitaire. Il peut dès lors se consacrer à des projets personnels. Le Musée des beaux-arts de Montréal, en 1998-1999, lui offre de mettre en images, à sa manière propre, les jardins de Monet à Giverny. Vers le milieu de cette décennie, il réalise une série de portraits Polaroid à laquelle les sujets saisis sont invités à collaborer de manière plus active. De même, il s'implique activement, entre 2004 et 2006, dans un projet avec Les Impatients, un groupe de personnes affligées de problèmes psychiatriques passés et présents. Là aussi, la collaboration des sujets est requise pour la création d'images. Il va même jusqu'à réussir à créer avec eux les conditions propices pour qu'ils se photographient eux-mêmes et se photographient entre eux. Cet engagement, autant que tout le reste, est révélateur de ce que peut, pour Gabor Szilasi, la photographie. Elle est l'occasion d'un contact humain, d'un échange entre des personnes souffrantes. Elle est sans doute, d'une certaine façon, thérapeutique. Elle aide à réformer l'image que ces gens se font d'eux-mêmes, dans une certaine complicité avec l'autre. Par cet engagement, Gabor Szilasi, pédagogue et photographe, ou peut-être même bien pédagogue parce que photographe, persiste à défendre une photographie médiatrice et occasion de partage et de méditation sur notre humanité.

LES LAURÉATES ET LES LAURÉATS DU PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

2008	Denis Juneau	1997	Irene F. Whittome	1986	Betty Goodwin
2007	Robér Racine	1996	Melvin Charney	1985	Charles Daudelin
2006	Angela Grauerholz	1995	Charles Gagnon	1984	Alfred Pellan
2005	Micheline Beauchemin	1994	Henry Saxe	1983	Marcelle Ferron
2004	Maurice Savoie	1993	Armand Vaillancourt	1982	Roland Giguère
2003	Raymonde April	1992	Dan S. Hanganu	1981	Jean-Paul Riopelle
2002	Jocelyne Allouche	1991	Michel Dallaire	1980	Guido Molinari
2001	Roland Poulin	1990	Michel Goulet	1979	Julien Hébert
2000	Jacques Hurtubise	1989	Claude Tousignant	1978	Ulysse Comtois
1999	René Derouin	1988	Fernand Leduc	1977	Léon Bellefleur
1998	Jean McEwen	1987	Françoise Sullivan		



GABOR SZILASI

Parmi ses plus récentes expositions, il faut compter *L'Éloquence du quotidien*, produite conjointement par le Musée canadien de la photographie contemporaine et par le Musée d'art de Joliette où elle a d'abord été présentée au cours de l'été 2009. Cette rétrospective, placée sous le commissariat de David Harris, est accueillie jusqu'en janvier 2010 par le Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa avant d'être présentée au Musée McCord de Montréal et à la Kelowna Art Gallery. *Famille*, composée de 38 images de famille prises à travers les années, propose une exploration plus personnelle et plus intimiste. L'exposition, signée par la commissaire Hedwidge Asselin, est une initiative de la galerie McClure du Centre des arts visuels où elle a d'abord été présentée avant d'amorcer une tournée de huit centres d'exposition de la métropole jusqu'en février 2011.

Gabor Szilasi reçoit le prix Paul-Émile-Borduas avec surprise et humilité. Lui qui, comme professeur et photographe, a tant su donner aux autres, semble trouver difficile de recevoir. « Mon but, dit-il, n'a été que d'offrir des images du monde ordinaire. Ce prix m'apporte un énorme plaisir. Il représente pour moi une reconnaissance de mes pairs. »

Sylvain Campeau



A black and white portrait of Wilder Penfield, an elderly man with white hair, smiling and looking slightly to the left. He is wearing a dark suit jacket over a light-colored shirt and a patterned tie. The background is blurred, showing what appears to be a bookshelf.

P R I X

WILDER- PENFIELD

CE PRIX REND HOMMAGE À
WILDER PENFIELD (1891-1976),
RECONNU COMME L'UN DES PLUS
GRANDS NEUROCHIRURGIENS
ET NEUROLOGUES AU MONDE.
LA FONDATION DE L'INSTITUT
NEUROLOGIQUE DE MONTRÉAL,
EN 1934, CONSTITUE SON APPORT
MAJEUR À LA NEUROLOGIE.
CE PRIX S'ADRESSE À UN CHERCHEUR
OU À UNE CHERCHEUSE DU DOMAINE
BIOMÉDICAL.

OTTO KUCHEL

ENDOCRINOLOGIE ET NÉPHROLOGIE

Prague, 1967. Deux agents du KGB se présentent au domicile du D^r Otto Kuchel, professeur à l'Université Charles. Le médecin est aussitôt conduit en avion à Moscou, au chevet d'un malade dont il découvre alors l'identité : c'est Youri Andropov, chef suprême du KGB et futur président de l'URSS. Sans se laisser impressionner, le docteur Kuchel examine attentivement son patient et constate une grave maladie rénale. Au cours des mois suivants, le médecin revoit plusieurs fois Andropov et prend soin de sa santé chancelante.

Montréal, 1983. En pleine guerre froide, le monde retient son souffle alors qu'une rencontre au sommet est prévue entre les présidents Reagan et Andropov. Personne, à l'Ouest, ne connaît la vérité sur l'état de santé du chef d'État soviétique, que l'on croit très malade, à l'exception d'Otto Kuchel, devenu chercheur clinicien à l'Institut de recherches cliniques de Montréal (IRCM). Le médecin contacte les autorités américaines et livre son diagnostic : Andropov, au mieux, n'en a plus que pour neuf mois. Cette information sera cruciale dans les négociations qui marqueront le début du réchauffement des relations Est-Ouest et éloigneront le spectre d'une nouvelle guerre mondiale. Andropov s'éteint en février 1984, exactement neuf mois plus tard.

Pour autant, le D^r Kuchel n'est pas homme à se vanter de son influence, ni de son immense expertise en médecine interne, en néphrologie et en endocrinologie. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est de faire progresser les connaissances médicales pour assurer le bien-être de ses patients, quel que soit leur statut social. Auteur de six livres et de plus de 500 articles dans des publications spécialisées, cet homme extrêmement cultivé, à la personnalité empreinte de sagesse, se réjouit surtout que ses connaissances aient pu être reconnues par ses pairs et donner naissance à des traitements efficaces.

Otto Kuchel naît en 1924 à Spišská Stará Ves, un village de Tchécoslovaquie situé près de la frontière polonaise. Adolescent, il est déjà le bras droit de son père, médecin. Forcé d'attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour entreprendre ses études universitaires, il obtient son premier doctorat en médecine à l'Université Charles de Prague, en 1950. Il travaille sous la direction du P^r Joseph Charvat, son mentor, futur directeur de l'Organisation mondiale de la santé, et se spécialise en médecine interne, puis en endocrinologie. Il est nommé professeur dans cette même université en 1961.

En 1968, le docteur Otto Kuchel, son épouse Gabrielle et leurs deux enfants fuient Prague, envahie par l'armée soviétique. La famille traverse le rideau de fer juste avant qu'il ne se referme et se réfugie à Vienne, en Autriche, d'où le professeur cherche un nouveau poste. Le milieu scientifique américain l'attire depuis qu'il a été chercheur invité au Tennessee pendant un an, en 1966. Mais il préfère de loin l'environnement social et culturel de Montréal, où il a déjà noué des contacts avec Jacques Genest, qui vient tout juste de fonder l'IRCM.

La famille, qui a tout abandonné derrière elle, émigre au Canada. À 45 ans, Otto Kuchel est nommé chercheur principal à l'IRCM, puis l'année suivante, professeur titulaire à l'Université de Montréal, membre du service de néphrologie de l'Hôtel-Dieu et professeur associé au Département de médecine expérimentale de l'Université McGill. En 1970, il décroche son diplôme de spécialiste en néphrologie et en médecine interne du Collège royal des médecins et chirurgiens du Canada. De 1975 à 1996, il dirige le laboratoire des études du système nerveux autonome de l'IRCM. En 1999, il est nommé professeur émérite de l'Université de Montréal.

À Montréal, le Dr Otto Kuchel devient rapidement un des meilleurs spécialistes au monde de l'hypertension, dont il étudie et découvre plusieurs mécanismes fondamentaux. Plusieurs des nombreuses publications qu'il consacre à l'étude de cette maladie figurent parmi les articles les plus cités par la communauté scientifique dans ce domaine, preuve de leur grande valeur. Il est par exemple le premier à expliquer le rôle de la dopamine dans l'hypertension sensible au sel. Le traitement qu'il propose de l'œdème idiopathique, une maladie qui affecte souvent de jeunes femmes, est aujourd'hui partie des manuels de médecine, tout comme la description du syndrome de Page, qui affecte certaines personnes hypertendues.

S'exprimant couramment en sept langues, le médecin partage son temps entre la recherche, les consultations avec des patients et l'enseignement – il aura dirigé pas moins de 24 étudiants diplômés venant de seize pays pendant ses années à Montréal. Pratique une médecine de cœur, il est très apprécié de ses patients qu'il prend le temps d'écouter et de comprendre, même à l'heure où la médecine tend à se dépersonnaliser.

Travaillant sans relâche, le médecin trouve aussi le temps de participer aux recherches de la compagnie Abbott pour la conception de médicaments cardiovasculaires, de participer à des comités des National Institutes of Health des États-Unis, et de conseiller Hydro-Québec sur la santé des personnes vivant à proximité de lignes à haute tension. Il s'implique dans plusieurs organismes comme la Fondation des maladies du cœur du Québec, la Société canadienne d'hypertension artérielle et la Fondation canadienne des maladies du cœur. Il donne aussi des dizaines de conférences partout dans le monde, notamment aux États-Unis, en Chine, au Japon, au Brésil ou en Suisse.

Chaque fois que l'occasion lui en est donnée, le docteur Kuchel fait l'éloge de ses proches qui l'ont appuyé tout au long d'une vie menée tambour battant. Ses trois enfants (le dernier est né peu de temps après l'arrivée de la famille en sol québécois) ont réussi de brillantes études et mènent à leur tour des carrières remarquées : son fils est professeur en gériatrie, l'une de ses filles est avocate et l'autre, docteure en psychologie.

LES LAURÉATES ET LES LAURÉATS DU PRIX WILDER-PENFIELD

2008	Philippe Gros	1999	Clarke F. Fraser
2007	Jacques Y. Montplaisir	1998	Theodore L. Sourkes
2006	George Karpati	1997	Krešimir Krmjević
2005	Michel G. Bergeron	1996	Jacques de Champlain
2004	Rémi Quirion	1995	Charles R. Scriver
2003	Frederick Andermann	1994	Albert J. Aguayo et
2002	André Parent		Yves Lamarre
2001	Pavel Hamet	1993	Brenda Milner
2000	Jean Davignon		



OTTO KUCHEL

Otto Kuchel a reçu plusieurs distinctions tout au long de sa carrière. *Fellow* de la Société royale de médecine de Londres en 1992, membre de l'Institut canadien de médecine académique en 1994, le médecin a aussi reçu le titre de Chevalier de l'Ordre national du Québec en 1999 et le Prix de l'œuvre scientifique de l'Association des médecins de langue française du Canada, en 2000. Même après avoir officiellement pris sa retraite en 2001, Otto Kuchel n'a jamais cessé d'entretenir d'étroites relations avec la communauté scientifique, et même avec certains de ses anciens patients. En 2009, à l'âge de 85 ans, cet homme infatigable a encore été invité au congrès mondial de santé à Berlin, pour parler de l'une de ses découvertes qui permet d'aider les astronautes à garder une tension artérielle normale lorsqu'ils se mettent debout à leur retour sur la Terre!

Valérie Borde



PRIX ALBERT-TESSIER

Denis Chouinard, cinéaste, président du jury

Barbara Shrier, productrice

Armand Lafond, distributeur

PRIX ARMAND-FRAPPIER

Louise Dandurand, vice-rectrice à la recherche et aux études supérieures, Université Concordia, présidente du jury

Michel Théberge, directeur général, Hôtel-Dieu de Lévis, centre hospitalier affilié universitaire, Université Laval
Lucie Guillemette, vice-rectrice aux études de cycles supérieurs et à la recherche, Université du Québec à Trois-Rivières

Michel L. Tremblay, directeur, Centre de recherche sur le cancer Rosalind et Morris Goodman, Université McGill

Luc St-Arnault, directeur général, Institut de finance mathématique de Montréal (IFM2)

PRIX ATHANASE-DAVID

Rachel Leclerc, écrivaine, présidente du jury

Hélène Beauchamp, professeure émérite, École supérieure de théâtre, UQAM

Pierre Morency, écrivain

Jacques Paquin, professeur de littérature québécoise, UQTR

PRIX DENISE-PELLETIER

Francine Grégoire, présidente du CA du Conservatoire de musique et d'art dramatique du Québec, présidente du jury

Brigitte Haentjens, directrice artistique, Sibyllines, Théâtre de création

Alex Benjamin, directeur de la programmation, Festival de Lanaudière

Sylvain Émard, danseur, chorégraphe, directeur artistique, Sylvain Émard Danse (SÉD)

Robert Léger, auteur-compositeur

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

Denis Bouchard, professeur de linguistique, président du jury

Françoise Guénette, journaliste indépendante et animatrice

Pierre-Étienne Laporte, sociolinguiste, ancien président de l'Office de la langue française

PRIX GÉRARD-MORISSET

Louise Mercier, présidente et directrice générale du Conseil des monuments et sites du Québec, présidente du jury

Jean Bélisle, professeur et historien de l'art, Université Concordia

Claude Dubé, titulaire de la Chaire UNESCO en patrimoine culturel, Université Laval

PRIX LÉON - GÉRIN

Carole Lévesque, professeure agrégée, directrice de DIALOG, Institut national de la recherche scientifique, Centre Urbanisation, Culture et Société, présidente du jury

Céline Le Bourdais, professeure titulaire, directrice du Centre interuniversitaire québécois de statistiques sociales, Université McGill

Louise Langevin, professeure et titulaire de la Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes, Université Laval

Jean-Herman Guay, professeur titulaire, directeur de l'École de politique appliquée, Université de Sherbrooke

Réal Jacob, professeur titulaire, directeur de la valorisation, du transfert aux entreprises et de la formation des cadres, HEC Montréal

PRIX LIONEL - BOULET

Jean-Pierre Martin, directeur, Centre des technologies de l'aluminium, Institut des matériaux industriels, Conseil national de recherches du Canada, président du jury

Leslie Rusch, professeure titulaire, Département de génie électrique et de génie informatique, Université Laval

Danielle Rivard, directrice générale, Novalait inc.

Pierre Pedneau, président-directeur général, Gestion SOVAR inc.

Mourad Debbabi, professeur titulaire, directeur de l'Institut d'ingénierie des systèmes d'information, Université Concordia

PRIX MARIE - VICTORIN

Charles A. Lin, directeur général, Environnement Canada, président du jury

Brigitte Jaumard, professeure titulaire, Institut d'ingénierie des systèmes d'information, Université Concordia

Suzelle Barrington, professeure titulaire, Département de génie en bioressources, Université McGill

Denis Faubert, directeur principal, Institut de recherche d'Hydro-Québec

Patrick Desjardins, professeur titulaire, Département de génie physique, École Polytechnique de Montréal

PRIX PAUL - ÉMILE - BORDUAS

Chantal Gilbert, coutelière-sculpteure, présidente du jury

Louise Robert, peintre

Serge Allaire, commissaire, critique et chercheur

Claude Cossette, publicitaire

Jean-Pierre Morin, sculpteur

PRIX WILDER - PENFIELD

Pierre Talbot, professeur titulaire, directeur du Laboratoire de neuroimmunovirologie, Institut Armand-Frappier, Institut national de la recherche scientifique, président du jury

Alain Nepveu, professeur titulaire, départements d'oncologie, de biochimie et de médecine, Université McGill

Marie Trudel, directrice de l'unité Génétique moléculaire et développement, Institut de recherches cliniques de Montréal, Université de Montréal

Sherif Abou Elala, professeur titulaire, Département de microbiologie et d'infectiologie, Université de Sherbrooke

Thérèse Di Paolo, professeure titulaire, Faculté de pharmacie et Centre de recherche en endocrinologie moléculaire et oncologie, Université Laval

MÉDAILLE DES PRIX DU QUÉBEC



La joaillière Marie-Ève Martin voit pour la première fois en 2009 une de ses œuvres choisie par le jury du concours de création de la médaille des Prix du Québec.

Marie-Ève Martin enseigne depuis 2003 à l'École de Joaillerie de Montréal. Ses créations sont principalement présentées à Montréal. En 2008, elle a été invitée avec 16 autres artistes québécois en métiers d'art à exposer ses œuvres au Carrousel des métiers d'art à Paris.

Le jury du concours de création de la médaille des Prix du Québec 2009 était composé de Dominique Audette, joaillière et enseignante, de Laurie Danserau, joaillière, et de René Taillefer, sculpteur.





Une fenêtre ouverte sur un monde de création. Un plongeon au cœur d'un univers où les idées s'entrechoquent, s'interfèrent, s'influencent. De ce tumulte émergera peut-être une découverte, un langage inédit.

La médaille 2009 est en argent sterling; le centre est orné d'émail sur cuivre.



Le relieur d'art Jonathan Tremblay a conçu et réalisé un écrin en cuir de buffle Sherpa et en peau de porc velours.

PARTENAIRES DES PRIX DU QUÉBEC

La promotion des Prix du Québec 2009
est rendue possible grâce au soutien
de partenaires de prestige.

Merci!

PARTENAIRE



LOEWS
HÔTEL LE CONCORDE
QUÉBEC

PARTENAIRE MÉDIA

LE DEVOIR



- Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine
- Ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation